H. de Nimal

VINGT-CINQ LETTRES INÉDITES

du Peintre Navez

AVEC DEUX PORTRAITS ET UNE INTRODUCTION



MALINES

L. & A. GODENNE, Imprimeurs-Éditeurs

28, [illegible], 28

[illegible]

Vingt-cinq lettres inédites

DU PEINTRE NAVEZ



H. de Nimal

VINGT-CINQ LETTRES INÉDITES

du Peintre Navez

AVEC DEUX PORTRAITS ET UNE INTRODUCTION



MALINES
L. & A. GODENNE, *Imprimeurs-Editeurs*
28, Grand' Place, 28

1894



VINGT-CINQ LETTRES INÉDITES

du Peintre Navez

NAVEZ mourut le 10 octobre 1869, — il y a vingt-cinq ans.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux solenniser cet anniversaire, qu'en livrant à la publicité la correspondance de notre éminent concitoyen avec son ami, le sculpteur J.-B. Roman, de Paris (1), — correspondance intéressante entre toutes, puisqu'elle roule principalement sur l'art et les artistes. Nous y ajoutons deux portraits du maître.

---

(1) Jean-Baptiste-Louis Roman naquit à Paris, le 31 octobre 1792. Il entra à l'école des Beaux-Arts en 1810, et fut l'élève de Cartellier. Il obtint le Second Grand Prix de sculpture, en 1812, dans le concours ayant pour sujet : « Le berger Aristée déplorant la perte de ses abeilles », et le Premier Grand Prix, quatre ans plus tard, en 1816, dans le concours ayant pour sujet : « Phœnix, Ulysse et Ajax envoyés par Agamennon vers Achille. »

Il partit pour Rome où il retrouva Navez, avec lequel il se lia.

Il fut élu, le 5 mars 1831, membre de l'Académie des Beaux-Arts, dans la section

*
* *

David, Navez et leur école avaient été bafoués, foulés au pied, traînés dans la boue par les romantiques. Ceux-ci avaient crié si fort, mené un tel tapage, fait un si pompeux étalage de toiles immenses, affirmé avec tant d'aplomb leur supériorité, leur filiation directe avec la vieille et glorieuse pléiade des Rubens, des Van Dyck, des Jordaens et des Teniers (1), si habilement mêlé le patriotisme à leurs petites affaires de boutique, qu'ils avaient fini par faire admettre universellement que Navez n'était qu'une « vieille-perruque », sans personnalité, sans originalité, sans talent, ni dessinateur, ni coloriste, point peintre en un mot.

L'exposition des portraits du siècle qui eut lieu à Bruxelles, il y a quelques années, vint remettre toutes choses au point.

On vit bien alors ce que valait toute cette turbulente école : Wappers, l'importateur du genre, Nicaise Dekeyser, Slingeneyer, Wiertz, Gallait lui-même, trop longtemps salué comme un chef!

---

de sculpture, en remplacement de Jacques-Philippe Lesueur. Il mourut le 11 février 1835, à l'âge de 43 ans seulement.

Ses principales œuvres sont : *St Victor* (Salon de 1824), — Eglise St-Sulpice; *Ste Flore,* — Eglise de St Germain-des-Prés; un des bas-reliefs de l'Arc de Triomphe du Carrousel; *La Terre et l'Eau,* bas-relief, 1827, — Cour du Louvre; *Euryale et Nyssus,* groupe en marbre, — Musée du Louvre; *Buste en marbre de Girodet,* — Musée du Louvre; *Une Baigneuse* (Salon de 1831); *L'Innocence,* statue en marbre, — Musée de Louvre; *Les Arts et les Sciences,* pour la décoration de l'horloge de la Sorbonne; Sculptures en collaboration avec Petitot, un autre ami de Navez, pour la décoration du *Monument aux victimes de Quiberon*; *La Pèche et la Chasse,* bas-relief, — Cour du Louvre; *Jeune Vierge,* — Palais de Trianon; enfin, — et c'est là le meilleur ouvrage de ce pauvre artiste mort avant d'avoir pu donner toute sa mesure, — la statue en marbre de *Caton d'Utique,* laquelle fut, après sa mort, achevée par Rude, aussi un ami de Navez, et qui est conservée aujourd'hui au Musée du Louvre.

(1) L'on s'était partagé, en bons frères, tout ce somptueux patrimoine de gloire. Modestement, Wappers s'était attribué le génie de Rubens, et Dekeyser celui de Van Dyck ! Quant à Wiertz, il croyait réunir, dans sa peinture, le dessin puissant de Michel-Ange au splendide coloris de Rubens !

Au lieu de la renaissance si célébrée de la rayonnante école flamande, on ne vit apparaître qu'une peinture prétentieuse, creuse, déclamatoire, boursouflée, une emphase théâtrale, tout un art tapageur, pompeux et vide, une rhétorique ampoulée, des exubérances et des outrances de couleurs, au lieu des gammes chaudes et vibrantes des illustres maîtres d'autrefois, bref un mannequin où il n'y a que des oripeaux sur une carcasse d'osier, mais où manquent l'ossature, la chair, le sang, les muscles, le mouvement, la vie.

Quelle désillusion pour le bon public ébahi! Les bras en tombèrent littéralement à tout le monde. On ne pouvait s'imaginer comment ces gens avaient pu usurper une telle renommée, comment ces borgnes avaient réussi à se faire prendre, pendant tant d'années, pour des rois superbes et puissants. Le sceptre leur chût des mains et fut remplacé, du coup, par un bâton d'aveugle. Ça, de grands artistes? Oh! que non, — à peine des fantoches! L'effondrement fut complet, autant que mérité.

Et pendant que ces soleils de fer-blanc s'éteignaient, Navez, longtemps méconnu, ressuscitait de la poussière du tombeau, et un tardif rayon de gloire saine et pure venait enfin auréoler son front.

Non pas, — hâtons-nous de le proclamer pour éviter des méprises, — non point que tout soit excellent dans la peinture du maître carolorégien.

Il faut, au contraire, faire deux parts dans son œuvre.

Ses tableaux d'histoire, grandes compositions froides, solennelles et archaïques, ne méritent pas de survivre, — sauf peut-être *Agar et son fils* (au Musée de Bruxelles), qui ne manque pas d'un certain caractère. Pour le reste, « on dirait des tragédies de Racine immobilisées sur des panneaux glacés. C'est d'une archéologie lourde et savantasse ».

Mais si les tableaux de Navez doivent être condamnés, la

plupart de ses portraits, au contraire, sont de toute beauté et dénotent un peintre de race. Navez restera comme portraitiste et occupera toujours, sous ce rapport, une place enviable dans l'histoire de l'art belge. C'est aussi le cas en France, pour Ingres qui est avant tout portraitiste incomparable.

Parmi les œuvres exposées à Bruxelles, la critique s'est surtout arrêtée avec admiration devant les très beaux portraits du peintre David et de M. Huart-Chapel (1), devant celui du recteur Helraet, « d'une belle venue, sanguine et grasse », devant celui de Navez par lui-même, — « tête ronde au front tenace, personnage nettement profilé sur fond gris, les bras croisés. »

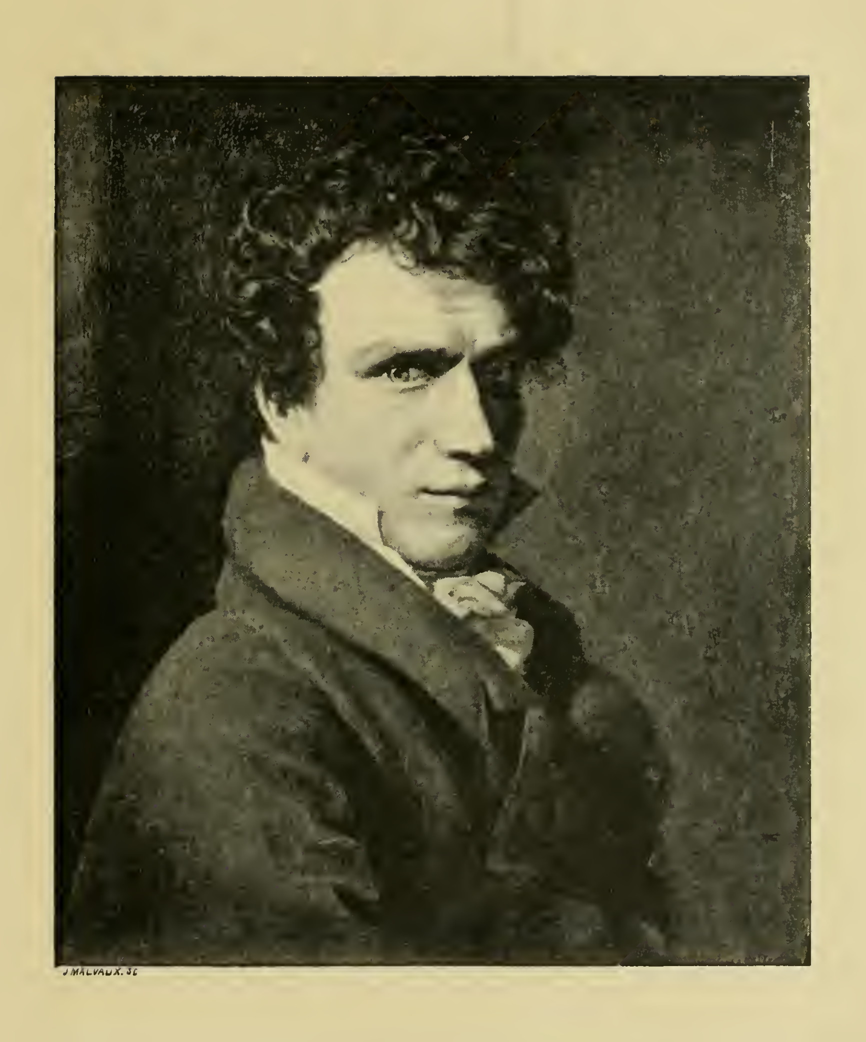
On s'est plu à signaler « la rare robustesse » et « la remarquable vigueur de coloris » du portrait du marquis de Beaufort, — « un buste en frac noir coupé par le cadre, la tête pleine de vie, solidement enlevée sur un fond de draperie d'un pourpre ombreux ».

La famille de Hemptinne a été saluée « comme un groupe tout à fait remarquable ». Il est « arrangé à la façon des vieux maîtres, avec des bleus et des verts dans les robes, qui rappellent David, tandis que d'autres vêtements et des accessoires sont plus chaudement rendus dans une manière large et moderne que, cinquante ans plus tard, Edouard Agneessens pratiquera en maître. »

Nous pourrions citer d'autres toiles encore. Il y a chez M. Portaels, notamment, tels et tels portraits qui sont aussi beaux incontestablement que tout ce qu'on trouve de plus admirable dans l'œuvre de Géricault.

---

(1) Ce portrait appartient aujourd'hui à M. Emile Lelong-Wautelet, de Couillet, dans la famille duquel il est venu par héritage. C'est sans contredit l'une des meilleures toiles de Navez.



PORTRAIT DE F.-J. NAVEZ

PEINT PAR LUI EN 1817

POUR M. DE HEMPTINNE

Sans doute, tous les portraits du peintre n'apparaissent point parfaits au même degré : « Navez est quelquefois mince, avare de couleurs, sans relief et sans vie. C'était un portraitiste d'une inégalité rare ». Qu'importe et quel est le maitre, si haut qu'on le place, qui se montra toujours égal à soi-même? Quoiqu'il en puisse être, celui qui a su réaliser les belles œuvres que nous avons énumérées tout à l'heure, ainsi que beaucoup d'autres de valeur égale, celui-là est un grand artiste, et son nom demeurera. C'est ici le lieu de rappeler que Gallait, alors dans tout l'orgueil de sa gloire éphémère, parlant de notre peintre, disait un jour que, dans quelques années, les portraits de Navez se vendraient sur les marchés, parmi les vieux habits et les vieux souliers, pour cent sous, l'un dans l'autre! Les rôles sont un peu renversés aujourd'hui.

Nous le répétons, l'exposition de Bruxelles fut pour Navez une éclatante réhabilitation, une résurrection ou, pour parler plus justement, une révélation, car l'éminent portraitiste, se méprenant tout le premier sur la portée réelle de son œuvre, se croyait avant tout peintre d'histoire. Ses portraits, il les bâclait à la hâte, un peu à la diable, ainsi qu'on le lira dans ses lettres, n'y voyant guère qu'un passe-temps ou qu'un gagne-pain. Et c'est peut-être à cette circonstance que nous sommes redevables de tant de belles toiles.

Dans sa *grande peinture,* comme il l'appelait, le pauvre artiste s'évertuait servilement à pasticher David et l'art grec. Dans le portrait, il fut lui-même : artiste de race et bien de son pays. Ainsi, au XVIe siècle, nos peintres « qui copiaient pâlement les maîtres italiens en délaissant, pour une ombre étrangère, le sain coloris et la vigueur picturale de leur race flamande, faisaient cependant de superbes portraits, où se retrouvait la marque nationale..... On dirait vraiment, à voir cette ténacité du bon portrait chez des peintres belges détournés,

par des influences étrangères, de la riche voie tracée par l'art de leur pays, que la terre qui a produit tant de grands et bons teneurs de palette, ne veut pas lâcher tout à fait ses fils égarés, et par une dernière générosité envers ces enfants prodigues, leur réserve de belles qualités de *pourtraictureurs* ». Tels avaient été les Van Orley, les Gossaert, les Floris, les Otto Venius; tel fut Navez, trois siècles plus tard.

Mais celui-ci eut un autre mérite encore. Il fut « un chef d'atelier très précieux, et, chose singulière, montrant une tolérance d'esprit charmante; les principaux maîtres réalistes et modernistes, Ch. Degroux, Alf. Stévens, Hermans, Smits, Baron, Van der Hecht, sortent de son atelier. » Citons encore Constantin Meunier, Dansaert, Gustave De Jonghe, Portaels, Alex. Robert, Stallaert, J.-B. Van Eycken, Cluysenaar, le peintre verrier J.-B. Capronnier (1), le portraitiste hollandais A.-J. Kruseman, etc.

A coup sûr, c'est un grand honneur pour Navez, d'avoir formé une telle phalange, si diverse par les aspirations, mais dans laquelle incontestablement se retrouvent en grand nombre des talents de tout premier plan; — et n'oublions point que des peintres, à part cela très médiocres, sont devenus célèbres jadis, grâce uniquement aux artistes illustres qu'ils surent former : témoin Raphaël Coxcie, le fils, dont le nom, s'il ne s'attache à aucune œuvre de valeur, est cependant venu jusqu'à nous, inséparablement uni à celui de Gaspard de Crayer, son élève, et lui empruntant assez de gloire pour demeurer immortel (2).

---

(1) Capronnier est l'auteur d'un grand nombre de très beaux vitraux ; mais il est juste d'ajouter que, pour beaucoup d'entre eux, les cartons ont été exécutés par Charles Degroux et par Constantin Meunier.

(2) Voir *L'Exposition des portraits du siècle à Bruxelles,* par Eugène Demolder, dans *L'Artiste,* livraison d'avril 1890, — excellente et substantielle étude qui venge Navez des affronts anciens et lui restitue sa bonne place comme portraitiste.

*
* *

Les vingt-cinq lettres que l'on va lire, ont été acquises par nous dans une très importante vente d'autographes et documents, faite à Amsterdam, les 15 et 16 décembre 1891, par les soins et sous la direction de MM. Frédéric Muller et C°, de cette ville. Elle étaient reprises, comme suit au catalogue, sous le n° 611 :

« NAVEZ (F.-J). Peintre d'histoire à Bruxelles, né en 1787.

» Sa correspondance avec le statuaire J.-B. Roman, à Paris : de 1820 jusqu'en 1832. 25 Lettres autographes signées.

» Correspondance intime; questions d'art. Aussi la politique, à savoir la Révolution de 1830, y est traitée ».

L'adresse de Roman est écrite au verso des lettres elles-mêmes, où l'on relève en outre les timbres humides de l'administration des postes.

Pour la facilité de la lecture, nous avons cru devoir corriger d'assez nombreuses fautes d'orthographe échappées à l'attention de Navez, et rétablir les signes de ponctuation souvent omis, ainsi qu'il arrive dans la rapidité et le laisser aller d'une correspondance toute familière et intime.

H. N.

I

Bologne, ce 20 février 1820.

Mon cher ami,

Je suis arrivé ici le 16, après avoir fait ùn agréable et bon voyage; j'ai parcouru un intéressant pays par un beau temps. Cher ami, il ne fallait rien moins que les choses qui parent la route par la marche d'Ancône, pour me distraire et adoucir un peu la peine que j'ai eue de vous quitter à Ponte-Mole, où je devais aussi éprouver le regret de ne pouvoir t'embrasser. J'espère que le beau temps t'aura délivré de ta maudite fièvre, et qu'à Florence je recevrai des nouvelles de Rome qui me tranquilliseront (1) à ton égard.

J'ai eu lieu de me féliciter de mes compagnons de voyage. Ils ont partagé ma peine, et nous avons souvent bu à votre santé. C'est la seule consolation qui me reste. Ainsi tu dois assurer nos bons amis que je ne les oublie pas. Sois, je te prie, cher Roman, mon interprète auprès de tous nos chers camarades.

Je compte partir demain pour Florence; je suis impatient d'arriver pour recevoir de vos chères nouvelles.

Aie, je te prie, cher ami, la complaisance de présenter mes respectueuses civilités à notre cher directeur. Tu voudras bien lui dire que j'ai fait mon possible pour profiter de mon voyage, que j'ai pu mesurer une partie des choses intéressantes de la

(1) Navez écrit : *tranquiliseront.*

route, (j'ai vu Torni, Assisi, Perugia, Loretta, Ancona, Fano, Rimini et Ravena), que j'ai mis 20 jours pour aller de Rome à Bologne, que j'ai dépensé un peu plus que je ne comptais et que s'il peut me faire toucher 200 f. à Milan, il m'obligera beaucoup. J'aurai l'honneur d'écrire à Monsieur Thévenin (1) aussitôt mon arrivée à Florence.

Je te prie, cher ami, de présenter mes hommages respectueux à Mesdames Taurel (2) et Ingres (3), à Mrs Alaux (4), Ingres (5), M. Bénard. Ne m'oublie pas, je t'en prie, auprès de Mrs (nom illisible) et Drasmondi, auprès de toutes les personnes qui veulent bien se souvenir de moi.

Embrasse, je te prie, pour moi, nos chers amis Seurre (6),

---

(1) M. Thévenin était alors directeur de l'Académie de France à Rome. Navez dut à sa bienveillance de pouvoir jouir, dans la Ville Eternelle, de tous les avantages réservés aux lauréats français (*Fr.-J. Navez*, par Alvin, p. 76).

(2) Taurel (André-Benoit-Barreau), graveur, né à Paris en 1794, mort en 1859. Il avait été l'élève de Berwic et, après avoir obtenu en 1818 le Grand Prix, il était venu continuer ses études à Rome. Il fut appelé en Hollande par le roi Guillaume, vers 1828, et nommé directeur de l'Ecole de gravure, à l'Académie des Beaux-Arts d'Amsterdam, où il garda ses fonctions jusqu'à sa mort.

(3 et 5) Ingres, le célèbre peintre et l'un des plus fidèles amis de Navez, avec lequel il s'était lié à l'école de David, qu'ils avaient fréquentée ensemble. Né à Montauban, le 29 août 1780, mort à Paris le 14 janvier 1867. Ingres était venu à Rome, en 1806, et y demeura jusqu'en 1820. Il peignait, à cette époque, des portraits pour dix francs! De 1820 à 1824, il se fixa à Florence. Ce n'est qu'en 1824, à la suite de l'exposition, à Paris, de son *Vœu de Louis XIII*, qu'Ingres, alors âgé de 44 ans, commença à être apprécié en France. Ingres retourna à Rome, en 1834, en qualité de Directeur de l'Académie de peinture.

Parmi les œuvres du grand peintre, figure le portrait de sa première femme, peint en 1814 et gravé dans Magimel.

(4) Jean Alaux, peintre français, né à Bordeaux en 1786, élève de F.-A. Vincent et de David, dans l'atelier duquel Navez l'avait connu. Il avait remporté en 1815 le Grand Prix de Rome, et il résidait encore en 1824 dans cette ville. Il y revint en 1847, comme Directeur de l'Ecole de Rome, au départ de Schnetz. Il y mourut en 1864.

(6) Seurre (Gabriel-Bernard), dit *Seurre l'aîné*, statuaire, né à Paris le 11 juillet 1795, mort le 6 octobre 1867. Il avait obtenu en 1818, le Grand Premier Prix de sculpture. Il quitta Rome en 1824. Il entra à l'Institut en 1852.

Michallon (1), Schnetz (2), Lemoine (3), Cogniet (4), (un nom illisible). Ne m'oublie pas auprès des amis Moreau, (un nom illisible), Richardelli. .... Je ne sais pas si tu as reçu le rouleau de dessin que j'ai laissé dans la chambre de Dedreux (5); il est à son adresse et sur la commode qui est dans son alcôve. Je te prie de te le procurer et de le lui remettre.

(La suite manque, le second feuillet de la lettre ayant disparu).

II

Mon cher Roman,

J'ai reçu Prusquet en très bon état. Je ne sais comment te remercier des peines que cela t'aura occasionnées; vraiment

---

(1) Michallon (Achille-Etna), peintre français, fils du sculpteur Claude Michallon. Né à Paris en 1796, il y mourut en 1822. Elève de David, il était à douze ans un véritable artiste. A 18 ans, il obtenait le Premier Grand Prix de paysage et partait pour Rome. En 1822, il quitta Rome pour venir mourir à Paris.

(2) Schnetz (Jean-Victor), peintre français, né à Versailles en 1787, mort à Paris en 1870. Elève de David. En 1840, il revint à Rome, en qualité de Directeur de l'Ecole française. Il rentra à Paris en 1847. Mais il fut de nouveau replacé à la tête de l'Ecole de Rome en 1852. Il était membre de l'Institut depuis 1837. Navez avait peint son portrait en 1820, pendant leur séjour commun à Rome.

(3) Paul Lemoine, dit *Lemoyne Saint-Paul*, sculpteur français, né à Paris en 1784, mort vers 1860. Il revint vers 1837, à Rome, où il se fixa et où il devint professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts, conseiller de l'Académie pontificale de St Luc et correspondant de l'Institut de France (1847).

(4) Léon Cogniet, peintre français, né à Paris en 1794. Il avait obtenu, en 1817, le Premier Grand Prix de peinture. A son retour de Rome, il devint professeur de dessin au Collège Louis-le-Grand, puis à l'Ecole Polytechnique, enfin membre de l'Institut. De lui, comme d'Ingres et de Navez, on doit dire que ses meilleures œuvres sont ses portraits, parmi lesquels il y a lieu de citer, en toute première ligne, ceux de *Louis-Philippe dans sa jeunesse*, du *Maréchal Maison*, et de *M. de Crillon*. Esprit sage et pondéré, malgré la batailleuse école Romantique où il s'était enrôlé, Léon Cogniet a créé, d'ailleurs, d'autres œuvres estimables à beaucoup d'égards et auxquelles il ne manqua, pour survivre, qu'un peu plus de soumission à la nature.

(5) Sans doute, M. de Dreux-Dorcy, le camarade et l'ami le plus intime de Géricault, avec lequel il peignait.

il faut avoir une bonté particulière pour ses amis pour faire ce que tu as fait, toi qui n'aimes pas les chiens et surtout une rosse de cette espèce (1). J'ai payé cinq francs au conducteur; au moins n'a-t-il demandé que cela. Je suppose que celui qui s'en est chargé de Paris à Lille, viendra ou chargera quelqu'un de venir chercher les dix francs que tu lui as promis.

Je suis charmé que tu aies (2) quelque chose; au moins tu as espoir que pendant ce travail, il te sera commandé quelque ouvrage d'importance. J'ai écrit à M. Thévenin, il y a trois semaines; voilà longtemps que je n'ai reçu des nouvelles de Schnetz (3), ainsi que de Robert (4).

J'ai deux tableaux de famille à faire, à mi-corps, un peu plus grands que ceux que j'ai faits avant de partir; un autre, le sujet à volonté, mais si peu payé que cela ne vaut pas la peine de commencer; enfin un autre petit pour 25 louis.

Voilà tous mes travaux!..

Je pars (5) demain pour La Haye et Amsterdam; je tâcherai d'avoir des travaux; sitôt mon retour je t'écrirai.

Rude (6) sort de chez moi; il t'embrasse; je vais aller chez

---

(1) M. Alvin, dans la notice qu'il a consacrée à Navez, parle assez longuement de *Brusquet* qui succéda à *M*[me] *Palette*, chienne que le peintre avait possédée pendant son séjour à Rome, qu'il aimait beaucoup et dont la capricieuse personne avait tenu une grande place dans la correspondance de notre compatriote et de ses amis. Alvin orthographie *Brusquet*, le nom du chien de Navez, tandis que ce dernier, dans la correspondance que nous publions, écrit constamment *Prusquet*.

(2) On lit : *aie* dans le texte.

(3) Navez écrit : *Schnest*.

(4) Louis-Léopold Robert, célèbre peintre de l'école française, né dans le canton de Neuchâtel en 1794, mort en 1835. Ancien élève de David. Il partit pour l'Italie en 1818 et y demeura jusqu'à sa mort, arrivée dans des circonstances douloureusement romanesques. Le pauvre artiste aimait une princesse de sang illustre; et il se tua, du désespoir de ne pouvoir l'épouser.

(5) Navez écrit : *parts*.

(6) François Rude, l'un des plus grands statuaires modernes, né à Dijon, le 4 janvier 1784, mort à Paris le 3 novembre 1855. Rude s'était fixé en Belgique

lui; mais comme la poste va partir, je ne pourrai te parler de ses ouvrages qu'à mon retour; adieu, mon cher Ami, à mon retour! Je t'embrasse de tout cœur; mes amitiés à Petitot (1), Caristie (2), Michallon, Cogniet, Beauvoir (3), enfin à tous mes amis; bien mes respects à ta respectable mère.

J'ai oublié ton esquisse, je te l'enverrai par Rouget (4). Prusquet est déjà perdu, mais je m'en f.......

F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 28 février 1822.

---

au début de la seconde Restauration. En 1821, il épousa à Bruxelles, Mlle Sophie Frémiet, peintre et portraitiste, femme d'un grand mérite. David, alors exilé à Bruxelles, prit Rude en affection et lui fit obtenir plusieurs travaux importants : le Fronton de l'Hôtel des Monnaies, neuf bas-reliefs représentant la chasse de Méléagre et des épisodes de la vie d'Achille, pour le château de Tervueren, deux cariatides colossales pour le théâtre de la Monnaie. Mais tous ces travaux étaient parcimonieusement payés. Rude avait également ouvert un atelier où il forma de nombreux élèves. Cependant et en dépit d'un labeur incessant, il gagnait à peine de quoi vivre. Le sculpteur Roman — celui précisément à qui sont adressées les lettres que nous publions aujourd'hui —, témoin, au cours d'un voyage qu'il fit à Bruxelles en 1827, de la misère affreuse de l'éminent artiste, le détermina à retourner à Paris.

(1) Petitot (Louis-Messidor-Lebon), sculpteur français, fils du statuaire Pierre Petitot, né à Paris en 1794, mort dans la même ville en 1862. Il avait remporté en 1814, le Premier Grand Prix de sculpture. Il rentra à Paris en 1820. Artiste d'un mérite réel, mais cependant secondaire.

(2) Caristie (Auguste-Nicolas), architecte français, né dans l'Yonne en 1783, mort à Paris en 1860. Il fut nommé, en 1813, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et prolongea de deux ans la durée officielle de son séjour en Italie. Membre de l'Institut, Inspecteur général des bâtiments civils, Vice-Président de la Commission des Monuments historiques.

(3) Beauvoir, élève de David, amateur plutôt qu'artiste, — resté obscur —. C'est dans l'atelier de David que Navez avait d'abord rencontré Beauvoir, qu'il retrouva plus tard en Italie. (Voir la notice d'Alvin, pp. 232 et suiv.)

(4) Georges Rouget, peintre français, né à Paris en 1781, mort dans la même ville en 1869. Elève de David dont il adopta complètement la manière et qui se servit de lui, pour exécuter plusieurs de ses grands tableaux. Nous verrons plus loin un exemple de ce travail en commun.

III

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps (1) que je n'ai reçu de tes nouvelles; est-ce oubli ou tes occupations qui sont la cause de ton silence, je n'en sais rien; je me réjouis si tu as des travaux, mais pas cependant au point de t'excuser d'oublier tes amis. Si ma bourse (et) mes occupations me le permettent (2), je partirai pour Paris sur la fin de juin; je suppose que l'exposition sera encore ouverte à cette époque. En attendant, veuille me dire quelles sont les meilleures choses, car ici nous ne pouvons rien savoir de vrai : les journaux ne nous disent rien qui mérite d'être accrédité.

J'ai beaucoup de travaux, mais peu payés (3); c'est égal, je m'estime encore trop heureux d'avoir de quoi m'occuper. Je désirerais seulement être libéré de tous mes portraits. Mon voyage d'Amsterdam m'a valu 4 tableaux d'histoire : un grand de huit pieds, 2 petits de quatre et un petit de cabinet; ces objets sont payés *couci couça;* mais il vaut toujours mieux les faire que de refuser, à cause que c'est un pays où il est nécessaire que je fasse ma réputation. On me fait aussi espérer un grand tableau d'autel pour grande (4) composition de 10 à 12 figures, grandeur naturelle, prix 3.000 francs. Tu sais que je n'en ai pas les frais; mais je crois que je ferais une sottise de refuser une chose qui peut me faire connaitre.

(1 et 2) Le texte porte *longtems* et *permette*.

(3) On lit *payé* dans la lettre.

(4) Navez a laissé ce mot au masculin.

M. David (1) a fini son grand tableau du Couronnement, ou plutôt Rouget (2) l'a fini pour lui. Entre nous deux, c'est de la *Roba di bottega*. Il a beau dire « il voudra l'autre »; mais d'abord il y a beaucoup de têtes qui ne sont plus les mêmes que dans l'original, et puis c'est fait trop vite. Mais n'en disons rien (3).

Il y a quelque temps que je n'ai vu Rude; il est fortement occupé; il a fait toute l'histoire d'Achile en plâtre, pour un palais du Prince; c'est très bien, et je ne doute nullement qu'étant placé, cela ne produise un excellent effet : c'est large et d'un bon caractère.

J'espère toujours avoir le plaisir de te vôir ici. Tu verras, Bruxelles est une belle ville; on y vit bien. Ne parlons pas de Rome, car je ne finirais plus; ce souvenir me fait soupirer des journées entières et me rend insupportable à tous mes amis, mais comment faire?..

Adieu, mon ami, je t'embrasse bien de cœur. Mes amitiés à

---

(1) Le célèbre maître de Navez. Condamné à l'exil en vertu de la loi du 12 janvier 1816, comme tous les régicides qui avaient signé, pendant les Cent Jours, *les Actes additionnels*, David se fixa à Bruxelles, malgré les offres brillantes et toutes les instances du roi de Prusse pour le décider à choisir Berlin. Il mourut à Bruxelles, le 29 décembre 1825; et sa famille ayant voulu ramener ses restes en France, le gouvernement de la Restauration refusa de laisser passer le cercueil à la frontière.

En 1817, — et non en 1818, comme l'indique par erreur M. Alvin, — Navez fit trois fois le portrait de David. Il a pris soin d'écrire, au revers de celui qu'il offrit à son ami M. de Hemptinne : « Jbus Ludcus David ætatis suæ 67 Bruxlis. Anno 1817. Fini le 27 septembre, avant-veille de mon départ pour Rome. » Le portrait donné à son maître est au Musée de Bruxelles (Legs David). M. Portaels possède celui que Navez conservait dans son atelier.

En 1836, Navez fit pour le Cte de Schoenborn, une nouvelle copie du même portrait, mais avec une autre pose et jusqu'aux genoux.

(2) Voir, sous la Lettre précédente, la note consacrée á Rouget.

(3) *Le Couronnement*, l'un des chefs-d'œuvre de David, avait paru au Salon de 1808. La répétition de cette toile, exécutée à Bruxelles et dont parle Navez, fut exposée successivement en Angleterre et aux Etats-Unis, — peinture d'exportation.

mes chers amis : Michallon, Caristie, Petitot, Cogniet, Cortot (1), Alaux, Roll (2).

Si tu reçois ma lettre avant le dîner, n'oublie pas ma santé, car je tiens au souvenir de tous mes bons amis. Adieu, porte-toi bien. Mes respects à ta bonne mère. Adieu, je t'embrasse.

F.-J. NAVEZ.

Ce 1er mai 1822. Rue des Frippiers, chez M. Dehemptinne (3).

---

(1) Jean-Pierre Cortot, statuaire français, né à Paris en 1787, mort dans la même ville en 1843. Il avait obtenu le Premier Prix de Rome en 1809. Il demeura à Rome pendant neuf ans et rentra à Paris au commencement de 1819.

(2) Faisait partie avec Navez, Schnetz, Caristie, Dedreux, Alaux, Petitot, Lemoyne, Seurre aîné, etc., de la société Cipolasienne, fondée le 2 juin 1818, entre les artistes séjournant à Rome, et dont le siège fut plus tard transféré à Paris.

(3) Auguste-Donat de Hemptinne, l'ami et le protecteur de Navez, plus tard son beau-frère, appartenait à la famille gantoise du même nom, anoblie depuis et dont une branche a reçu le titre de Comte, par lettres patentes en date du 15 mai 1886. Auguste-Donat fut baptisé à Jauche (Brabant), le 15 août 1783. Il était pharmacien depuis le 15 avril 1806. Il avait épousé, le 2 juillet 1812, Marie-Antoinette de Lathuy, née à Gembloux, le 10 juin 1791. Navez épousa en 1825, une sœur de cette dernière, Mlle Flore de Lathuy.

Navez fit un grand nombre de portraits pour les familles de Hemptinne et de Lathuy. *Au crayon,* en 1808, ceux d'Auguste dont il vient d'être question, et de ses deux frères Prosper et Félix; en 1809, celui de leur sœur Aldegonde, mariée depuis à M. Théodore Prévinaire; celui de leur père, Jean-Lambert, ancien bailli et maïeur de la baronnie de Jauche; celui de leur frère, le docteur Louis-Clément de Hemptinne, plus tard membre du Congrès national; celui du notaire de Hemptinne; en 1823, celui de Mme Auguste de Hemptinne. *A l'huile,* en 1810, ceux de MM. Auguste et Félix de Hemptinne, de M. Prévinaire; en 1812, ceux du docteur de Hemptinne et de Prosper de Hemptinne; en 1813, celui de Mme de Hemptinne; en 1816, celui de la famille de Hemptinne (grand tableau), un véritable chef-d'œuvre; en 1818, celui de Mme de Lathuy (mère de Mme Navez); en 1822, celui de M. et Mme Prévinaire et de leurs enfants; en 1823, petite pochade du portrait d'Edouard de Hemptinne; Julie et Auguste de Hemptinne, petit tableau de fantaisie, le portrait de M. de Lathuy père; en 1825, celui de Mlle Joséphine de Hemptinne, née à Jauche, le 18 mars 1819, fille du docteur, mariée depuis à son cousin germain Henri de Hemptinne, mère du premier comte; en 1831, celui de Mme de Lathuy, belle-mère du peintre et des deux enfants de celui-ci; en 1832, celui de Mlle Marie

IV

Mon cher ami,

Monsieur Woordekeer, peintre (1), se rendant à Paris pour y voir le Salon, serait charmé de remarquer, sous les yeux d'un artiste distingué, les belles choses qu'il renferme. J'ai cru ne (pouvoir) mieux l'adresser qu'à toi, connaissant tes talents et ton obligeance (2). Je ne doute nullement de ta complaisance à son égard. Il est un de mes amis intimes (3), ainsi que de Monsieur David. Que ton excès de modestie n'aille pas au point de ne lui pas faire remarquer ta charmante figure; déjà on m'en a parlé ici comme (d') une des plus belles productions du Salon. J'en étais

---

de Hemptinne, à Gand (11 ans); en 1839, celui de Félix de Hemptinne, de Gand; en 1840, celui de Jacques de Lathuy, beau-frère du peintre, et celui de M[lle] Julie de Hemptinne, sa nièce; en 1843, celui de M. Edouard de Hemptinne, frère de la précédente (plus une copie faite en 1847); en 1844, un nouveau portrait de Julie de Hemptinne; en 1847, celui de M[lle] Marie de Hemptinne, de Gand, (après sa mort), d'après une photographie; ceux de M. Auguste de Hemptinne, neveu du peintre, et de M[me] de Hemptinne, belle-sœur du peintre; en 1849, celui du mari de cette dernière; en 1852, celui de M. Auguste de Hemptinne, fils des précédents; en 1857, ceux de M[lle] Marie de Hemptinne, petite nièce du peintre, et de M[me] de Lathuy-Lelièvre, belle-sœur du peintre.

(1) Navez avait feint en 1813, le portrait de cet artiste. J. Woordecker faisait partie, en même temps que Navez, d'une société d'artistes et d'amateurs, fondée à Bruxelles en 1810. Pendant le séjour de notre concitoyen à Rome, presque à chaque envoi de tableaux qu'il faisait, il disait à M. de Hemptinne : « Fais ajouter un morceau à mon tableau, Woordecker rajustera cela et peindra un petit bout de fond. » Cela provient de ce que, à cette époque, Navez utilisait souvent des toiles trop petites. Il se corrigea plus tard et se préoccupa tout particulièrement du choix des meilleurs matériaux, ainsi que le constate Alvin dans sa notice (p. 94) et ainsi que nous le verrons plus loin par une lettre écrite à Beauvoir.

(2) On lit *obligence* dans le texte.

(3) *Intime* dans le texte.

persuadé d'avance; mais on apprend (toujours) avec plaisir le succès de ses amis, surtout lorsqu'il est si justement mérité. Je t'écrirai la semaine prochaine plus amplement, en t'envoyant ton croquis de la robe de l'Impératrice Joséphine.

Prusquet se porte bien, sort toute la journée et rentre pour manger; méchant comme un diable, il est gâté par les enfants qui lui donnent (1) du sucre toute la journée; il n'est presque plus avec moi.

Adieu, je t'embrasse de cœur. Mes amitiés à Caristie, Alaux, Petitot, Roll, Cogniet, etc...

Ton ami : F.-J. NAVEZ.

Ce 17 mai 1822.

V

Bruxelles, 30 mai 1822.

MON CHER AMI,

Je t'envoie un petit croquis (2) de l'impératrice Joséphine fait d'après le tableau du *Couronnement*. La robe dessous en satin blanc, le manteau en velours (3) rouge, les manches en satin blanc. Les points indiqués sur la manche bouffante sont des lignes de diamants; entre ces lignes, sont des dessins brodés en or. Le long de la couture jusqu'au coude et du coude jusqu'au poignet, il y a aussi des broderies en or. Au poignet, il y (4) a un grand bracelet. A la fin de la manche, il y a deux lignes en or et ensuite un petit dessin. Le manteau est doublé en hermine. Autour du manteau, il y a aussi un bord en her-

---

(1, 2, 3) Le texte porte : *donne*, *croquit*, *velour*.
(4) La lettre *y* a été oubliée par Navez.

mine. Au bas de la robe de satin, il y a une grande bordure brodée en or et ensuite une frange (1). J'ai indiqué les broderies au manteau. Je te donne aussi la forme du bandeau en diamant qu'elle avait sur la tête; toutes les feuilles et les dessins de ce bandeau sont en diamant. Si je trouve encore quelque chose qui puisse t'être utile, je te l'enverrai de suite.

J'ai vu notre gros homme que je t'ai envoyé; il m'a dit que tu étais déjà occupé. Je craindrais alors d'avoir tardé trop longtemps (2); mais il ne m'a guère été possible de le faire plus tôt, à cause que M. David ne veut le laisser voir à personne.

Nous attendons ici M. Barbier (3) et Horace (4). Je suis curieux d'entendre leur conversation avec M. David. Je sais que ce dernier voudrait bien ne pas les voir : Barbier, parce qu'il ne l'aime pas, et Horace parce qu'il est ennuyé d'entendre sans cesse parler genre et boutique; tu sens qu'un langage comme celui-là ne peut pas plaire à M. David. Sans être un grand talent, j'ai une aversion pour le genre, à ne plus pouvoir mettre les yeux sur ces sortes de tableaux. J'en suis saoul (5). Ha! mon Dieu, quels artistes que les peintres de genre; aucun langage, surtout quand ils n'ont pas vécu avec les peintres d'histoire. Cependant eux seuls ont des réputations, de la faveur, dix fois plus d'argent que nous (6). Je t'avoue que j'ai de la peinture par dessus la

---

(1, 2, 5) Le texte porte : *franche*, *longtems*, *sou*.

(3) Antoine-Alexandre Barbier, savant bibliographe français, né à Coulommiers en 1765, mort en 1825. Successivement bibliothécaire du Directoire, du Conseil d'Etat et de Napoléon, administrateur, sous la Restauration, des bibliothèques de la Couronne. Auteur de plusieurs importants ouvrages, notamment du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*.

(4) Horace Vernet, le célèbre peintre, né en 1789, mort en 1863.

(6) Navez n'était pas le seul à juger Horace Vernet avec cette sévérité. On n'a pas oublié ce que Gustave Planche écrivait en 1855 au sujet de cet artiste. Comme on l'a dit, Horace Vernet, très peu artiste dans le haut sens du mot, restera cependant; mais c'est pour les précieux documents militaires qu'il aura laissés.

tête. Je ne sais si M. Barbier viendra ici faire le protecteur. Dans tous les cas, qu'il ne me nuise pas!

Adieu, mon cher Roman, je t'embrasse de cœur. Mes amitiés à Petitot, Michallon, Caristie, Alaux, Roll, Langlois (1), Cortot, etc..... et mes respects à ta bonne mère.

Ton tout dévoué ami,
F.-J. Navez.

VI

Bruxelles, ce 28 juillet 1822.

Mon cher ami,

J'ai appris avec tout le plaisir possible, l'heureux succès que tu as si justement mérité. Je dis heureux, car dans la foule (2) d'objets que l'on présente maintenant aux yeux des amateurs, les intrigants parviennent souvent à faire valoir les leurs avant ceux qui ont du mérite. Je n'osais t'écrire à cet égard. Je craignais que l'exposition ne se passât et que tu fusses (3) oublié. Enfin, je me réjouis maintenant. J'espère que ces travaux vont te faire connaître, et que tu occuperas en Europe le rang distingué parmi les artistes que je t'ai toujours prédit (4). Sois sûr que personne ne partage plus vivement que moi le plaisir que tu éprouves (5). J'ai tressailli de joie, en lisant ta lettre. Je suis bien charmé aussi que l'on ait donné la croix à nos amis Langlois, Cortot, Abel (6); ils la méritaient à tout égard. Quant à

(1) Jérôme-Marie Langlois, né à Paris en 1789, mort en 1838, peintre, élève et servile imitateur de David.

(2, 3, 4, 5) Le texte porte : *foulle, passa, fus, prédi, éprouve.*

(6) Abel de Pujol, bon peintre français, né à Valenciennes en 1785, mort en 1861. Ancien élève de David. Il avait remporté le Premier Grand Prix au concours de 1811.

Paulin Guérin (1), c'est un peu drôle. Je ne connais de lui que son *Caïn* (2). Si c'est pour cela, c'est la donner pour trop peu de chose. Si c'est pour ses portraits, c'est encore pis (3). Je trouve aussi que votre gouvernement agit avec trop de libéralité envers M. Granet (4), tant pour l'argent que pour les honneurs. Il se met dans le cas de ne pouvoir plus faire de distinction entre la peinture historique et le genre, et tu conviendras qu'il y a encore un pas immense à faire des *Capucins* (5) et de *St François d'Assise,* aux belles productions de peinture et de sculpture de nos grands artistes. Du reste, je m'en réjouis pour M. Granet, car je l'aime et l'estime autant que personne, et tu sais combien son talent m'a toujours fait plaisir.

Monsieur David va reprendre, à ce que je crois, son tableau de Dupavillon (6), — informe toi de ce Dupavillon, c'est un de mes anciens condisciples (7). — Voici l'histoire qu'il y a eu entre eux :

Dupavillon a un talent très médiocre, si pas mauvais. Il vint ici, fit des portraits, un tableau de *L'Amour et Psiché,* enfin

---

(1) Paulin Guérin, peintre français, né à Toulon en 1783, mort à Paris en 1855. Ce peintre ne mérite pas le dédain que Navez affiche à son égard. Il est en tout cas de beaucoup supérieur à Langlois. Il avait exposé, au Salon de 1822, une de ses meilleures œuvres, *Anchise et Vénus*, achetée par l'Etat. A un dessin très pur, à une touche vigoureuse et mâle, il joignait une entente parfaite du clair-obscur.

(2) Il s'agit là de *Caïn après la mort d'Abel,* le premier tableau du peintre, exposé dix ans auparavant, en 1812.

(3) Cette appréciation est également excessive. Paulin Guérin a peint, en effet, un assez grand nombre d'excellents portraits.

(4) François-Marius Granet, excellent peintre français, né à Aix (Provence), en 1775, mort dans la même ville en 1849. Elève, un moment, de David, il était ensuite parti pour Rome, où notre concitoyen s'était lié avec lui. Navez lui offrit, en 1832, son tableau *Un jeune savoyard.*

(5) Il s'agit, sans doute, du *Chœur des Capucins de la place Barberini,* le chef-d'œuvre de Granet, dont l'apparition fit sensation dans toute l'Europe. A la suite de l'exposition de cette toile à Paris, Louis XVIII appela l'artiste et lui remit lui-même la croix de la Légion d'honneur, en lui disant : « Monsieur Granet, quelqu'un m'affirme qu'il vient d'entendre éternuer l'un de vos capucins. »

(6) Voir sur Dupavillon, obscur élève de David, la notice d'Alvin, p. 69.

(7) Navez écrit *condiciples.*

ébaucha un tableau de *Mars désarmé par Vénus* (1). M. David lui avait arrangé la composition. Le tableau ébauché, David le prit (2) à Dupavillon, moyennant 6000 francs, à condition que celui-ci finirait tout ce que M. David lui dirait de faire. Dans l'entretaite (3), la copie du *Couronnement* arrive; David propose encore à Dupavillon 6000 francs, pour terminer son *Couronnement*. Mais à peine en train de travailler à celui de Mars et de Vénus, M. David s'aperçoit qu'il ne pourrait rien faire de Dupavillon et pensa à écrire à Rouget, pour venir ici achever (4) la copie du *Couronnement* qu'il avait commencée. Rouget tomba malade. M. David, impatient, me demande et me force à finir le tableau du *Couronnement*. J'ai beau m'en défendre, je suis forcé de l'accepter; mais je le prie d'attendre encore 15 jours, pour voir si Rouget n'arrivera pas; et dans le cas qu'il arrive, je lui cède la palette. (Je ne me sentais pas propre à finir une chose dont je n'avais ni le tact, ni la mémoire de l'original (5), et puis une manière étrangère à la mienne). Rouget arrive enfin. Et nous voilà contents (6), nous deux M. David. Dupavillon retourne à Paris, va chez l'homme d'affaires de M. David, toucher 1200 francs, accompte de 6000 pour son premier tableau. Le fils de M. David écrit (7) à son père que conformément à l'accord fait entre eux,

---

(1) *Mars désarmé par Vénus*, l'un des trois tableaux provenant du legs David, entrés en novembre 1893, au Musée de Bruxelles. Les deux autres sont *Marat expirant*, par David, et le *Portrait de David*, par Navez, portrait dont nous avons parlé dans une note sous la Lettre III.

Ce que Navez va nous apprendre est donc extrêmement intéressant pour nous et donnera raison à ceux, si nombreux, qui ne pouvaient croire que le peintre prestigieux du *Marat expirant* fût également l'auteur du très mauvais tableau de *Mars désarmé par Vénus*.

(2) Navez écrit *pri*.

(3) L'original porte *entrefait*.

(4) L'original porte *achevé*.

(5) On lit *originale*.

(6) Le texte porte *content*.

(7) Navez met *écri*.

il avait fait compter à M. Dupavillon 1200 francs. Voilà le père colère, peste contre Dupavillon, donne ordre de ne plus donner un sou. Celui-ci prétend avoir tout ce qui lui est dû par ses engagements avec M. David, écrit (1) à un avocat français qui est ici. L'affaire allait en venir aux tribunaux, lorsque Dupavillon est arrivé. A ma grande surprise, je le vis chez M. David comme si rien n'avait été. Depuis, je ne sais comment cela s'est arrangé. J'ai su seulement que pendant tous ces débats, Dupavillon avait écrit (2) aux autorités d'ici, pour interdire à M. David l'entrée de son atelier que la ville lui avait donné; de sorte que M. David n'a pas pu travailler à son tableau de *Mars et de Vénus,* ni mettre le pied dans l'atelier de Dupavillon. Maintenant il va reprendre son tableau; il me demandait hier, si je ne connaissais pas un atelier en ville. Observe que ce n'est pas dans cet atelier que Monsieur a fait le *Couronnement.* Ceci fit beaucoup de boucan : on blâma l'un et l'autre. Je te prie de garder le silence làdessus, car il n'y a que moi qui aie (3) été au courant de tout par l'avocat qui en veut injustement à M. David.

Que dis-tu du portrait de David en pied par le chevalier Odevaere (4)? Tu avoueras que celui-là est précieux.

Il y a quelque temps (5) que je n'ai vu Rude. Je travaille avec tant d'assiduité que je ne puis sortir de mon atelier; lui est encore pire que moi. Malgré tous nos efforts, l'un et l'autre nous avons assez de peine à nous tirer d'affaire. Pour mon compte, je dois travailler du matin au soir pour gagner 500 à 600 francs par

---

(1 et 2) Navez met *écri.*

(3) Navez a écrit *ait.*

(4) Joseph-Denis Odevaere, peintre belge, né à Bruges en 1778, mort en 1830. Il avait été l'élève de David en 1798. Il rentra en Belgique, après la chute de Napoléon, et y retrouva son ancien maître, auquel il témoigna un dévouement filial. Le roi Guillaume le nomma son peintre et le combla de faveurs. C'était d'ailleurs un artiste de mérite, joignant la richesse du coloris à la pureté du dessin.

(5) On lit *quelques tems* dans l'original.

mois; et lorsque l'on décompte de cela : atelier, modèles, toiles, couleurs, etc., tu sens qu'il reste peu de chose. Du reste, j'ai de l'ouvrage autant que jamais on en ait donné à un artiste dans ce pays-ci. Mais tout cela est si peu payé qu'à peine vaut-il la peine de s'y mettre. Monsieur David me conseille tous les jours d'aller à Paris. Il m'assure que j'y ferai mes affaires. Il est satisfait de tout ce que je fais. Il peste de ce que je me fais payer si peu. Je lui ai promis enfin d'aller en Italie. J'attends donc que j'aie fini tout ce que je dois finir pour me mettre en route, si toutefois l'argent ne me manque pas. Je ne te parle pas de la peinture que l'on fait ici. Excepté Paelinck (1), le reste est nul. Les anciennes peintures, que l'on trouve dans les musées ou dans les cabinets, ne me plaisent pas davantage. Des Rubens, des Van Dyck, des hollandais, etc., j'en ai plein le c..... Une tête gravée d'après Raphaël me fait plus de plaisir que tout cela. Tu vois, mon cher ami, que je jouis peu des arts dans (ce) pays. En revanche, je trouve dans la société tout le charme et la bonté désirables (2). C'est la seule chose qui m'ait retenu jusqu'à présent. Bruxelles, sous ce rapport, est une ville charmante. Bien que peuplée de cent mille habitants, on y semble connaître tout le monde.

Fais-moi le plaisir d'aller chez Bénard, l'architecte (3), et (de) lui demander quand et comment il veut que je lui renvoie la tête de

---

(1) Joseph Paelinck, peintre belge, né à Oostacker, près de Gand, en 1781, mort à Bruxelles en 1839. Il avait complété ses études artistiques à Paris, dans l'atelier de David, et avait séjourné cinq ans à Rome. Il avait été nommé en 1815, peintre de la Cour des Pays-Bas. Paelinck était un excellent dessinateur et un anatomiste consciencieux. Navez peignit son portrait en 1826. Il est au Musée de Bruxelles (Salles historiques), ainsi que le portrait en pied du prince de Gavre (1828) et celui d'Engelspach La Rivière (1830).

(2) Le peintre a écrit *désirable.*

(3) L'architecte Bénard, ami de Navez. Le peintre lui avait offert, en 1819, sa *Jeune Romaine en mantelet.* Bénard lui acheta, en 1821, *Une jeune fille de Cori* (tête), en 1822 une répétition de la *Jeune Bruxelloise en faille,* en 1823 *Un vieillard et une jeune femme tenant un enfant endormi,* en 1828 *Deux jeunes femmes effrayées.* En 1823, Navez peignit le portrait de M[me] Bénard, comme on le verra plus loin.

miniature que j'ai à lui. Tu lui demanderas (1) en même temps les treize estampes qu'il a à moi (ce sont les vues de Rossini). Tu auras la bonté de les mettre à la diligence, rue Notre-Dame de Victoire. Mais devant, il faut aller à la douane les faire plomber et déclarer la valeur. Tu les estimeras (2) à raison d'un franc la pièce. Si Desplam est arrivé, tu lui feras (3) mes compliments; tu lui demanderas (4) aussi les estampes que Robert lui a remises (5) pour moi. Celles de Rossini, tu les estimeras la même chose, celles de la Farnesine 40 francs le tout, et les trois du Vatican 30 francs. Tu feras de tout cela un rouleau, que tu mettras (6) dans une petite caisse carrée à mon adresse. Fais tout cela à ton aise, car rien ne presse.

J'ai reçu des nouvelles de Robert. Il paraît que la Villa (7) ne se voit plus avec les autres. Forestier lui-même a été surpris de la tenue de ces messieurs. Quel que soit l'effet de Monsieur Guérin à Rome, le père Thévenin est bien regretté (8).

Dis moi donc quelque chose de la peinture de Gérard (9); dis-moi ce que tu penses de tout ce fracas. Pour Horace Vernet, à la fin il y a du ridicule d'imprimer des catalogues comme cela.

Et les Espagnols, hem!.... Et les pauvres Grecs! Quels monstres que ces Anglais, et ce fanfaron d'empereur de Russie!

---

(1) Le texte porte *demandera*.

(2) Le texte porte *estimera*.

(3) Le texte porte *fera*.

(4) Le texte porte *demandera*.

(5) Le texte porte *remis*.

(6) Le texte porte *mettra*.

(7) La Villa Médicis qui avait remplacé, au commencement du siècle, le palais de Nevers où l'Académie de France à Rome, avait eu jusque là son siège.

(8) Il ne s'agit plus ici du peintre Paulin Guérin, mais de Pierre-Narcisse Guérin. Ce dernier fut nommé en 1822, directeur de l'Ecole française de Rome et garda ce poste jusqu'en 1828. Il reçut en 1829 le titre de baron.

(9) Le baron François Gérard, célèbre peintre d'histoire et portraitiste, né en 1770, mort en 1836. Ancien élève de David.

Adieu, mon cher ami; je veux finir avant de me faire du mauvais sang; je t'embrasse de cœur, ainsi que les amis Petitot, Caristie, Cogniet, Michallon, Cortot, etc... Mes respect à ta bonne mère.

Tout à toi. F.-J. Navez.

Mes compliments à tous nos amis communs. Ecris moi, car je ne savais que penser de ce que tu ne m'écrivais pas. Mes compliments à M. Barbier. Voilà bien du bavardage, mais je sais que tu m'excuseras. Silence surtout pour l'affaire de M. David.

Adieu l'ami.

Prusquet est en bonne santé.

VII

Bruxelles, ce 23 août 1822.

Mon cher Roman,

J'ai écrit à notre ami Desplam, pour qu'il veuille te demander par quelle voie tu désires (1) que je t'envoie le petit croquis (2) destiné à l'album que nous faisons pour le monument de notre pauvre Michallon (3). Je ne sais s'il t'a fait la commission; c'est pour cette raison que je t'écris ce peu de mots. Si tu peux attendre jusque vers la nouvelle année, je trouverai certainement une occasion; ou bien alors je te l'enverrai par la diligence.

(1, 2) On lit dans l'original : *désire*, *croqui*.

(3) Voir la note sous la première Lettre. Michallon n'avait pas encore atteint sa vingt-sixième année, lorsque la mort l'enleva aux arts et à ses amis. Une plus longue carrière l'eut vraisemblablement placé au tout premier rang des paysagistes français.

Réponds-moi (1) donc de suite, pour savoir à quoi m'en tenir. Dis-moi si on peut en faire plusieurs ou si, en se conformant aux autres, on ne doit faire que chacun le sien. Tu sais comme j'aimais ce pauvre Michallon. Personne n'y était plus attaché que moi. J'avais fait avec lui mon voyage de Naples; et l'estime que j'avais pour son talent, augmentait encore l'amitié que j'avais pour lui. Cette perte est sentie dans toute l'Europe, car plusieurs étrangers de différentes nations m'en ont parlé, pénétrés (2) de regrets.

Je remets à 8 jours à t'écrire sur ta lettre qui était pleine de choses (3) aussi pénibles (4) pour moi que jamais tu m'en aies (5) dites. Dans le moment, je me suis inquiété (6); je n'ai consulté que tes expressions. Mais revenu à moi et ayant réfléchi sur ton talent, sur ce qui t'était ordonné, j'ai pensé ce que j'ai toujours pensé : que tôt ou tard tu devais être un des premiers sculpteurs de l'Europe et jouir de la réputation et de la fortune que ton talent mérite. Patience donc, chasse de ta tête les moments d'humeur, pense que tes amis n'ont jamais dit que la vérité, et que toutes les louanges que tu as reçues (7) d'eux, étaient l'expression de leur cœur et l'effet d'une juste admiration. C'est très désagréable que tu doives (8) attendre après ton argent; mais le but est d'être placé. Si tu ne vas pas cette année en Italie, tu iras l'année prochaine ou dans deux ans. Tu feras comme moi, tu attendras (9). Je suis dans le même cas que toi; croirais-tu que je n'ai encore reçu que 1100 frs de tout ce que j'ai fait, depuis que je suis de retour? Je m'enrage seulement de devoir me clouer sur mes portraits. J'espère cependant (10) avoir fini pour la nouvelle année.

Adieu donc, mon cher ami Roman. Du courage, de la persé-

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10) On lit dans l'original : *répond, pénétré, chose, pénible, ai, inquietté, reçu, doive, attendra, cepandant.*

vérance! L'on (n') échoue pas avec ces qualités-là. Crois-moi, tu verras que le temps (1) justifiera mon assertion. Je t'embrasse de cœur. Mes amitiés à Cortot, Petitot, Cogniet, Caristie, Langloy, Wautier, Roll, etc... enfin à tous mes amis; dis-leur (2) que rien ne m'est (3) plus cher que le souvenir qu'ils voudront bien avoir de moi. Si tu vois M. Barbier, ne manque pas de lui faire mes compliments.

F.-J. Navez.

Bénard travaille comme un enragé. En vérité, il fait des progrès. Il me charge de te faire ses compliments (4).

VIII

Mon cher Ami,

Je vais d'abord répondre à ce que tu m'as demandé dans ta première (lettre). Je ne pourrai pas partir pour l'Italie cette année; je n'aurai fini mes portraits que vers la fin de décembre. J'ai beaucoup de travaux commandés (5), mais la plupart sont si mal payés que je crois qu'il est de mon intérêt de les faire ici plutôt qu'à Rome.

Je ferais encore le sacrifice du voyage et de ce qu'il me coûtera de plus pour vivre à Rome, si je ne calculais le temps (6) de notre exposition; elle aura lieu au mois de mai 1824. Tu sens combien il est nécessaire que j'y expose. Si je pars (7) au printemps (8), le temps (9) du voyage, de m'arranger là-bas, et le temps (10) qu'il faut (pour) envoyer mes tableaux de Rome

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10) On lit dans l'original : *tems, leurs, n'est m'est, compliment, commandé, tems, parts, printems, tems.*

à Bruxelles, il ne me restera plus de quoi pouvoir faire un tableau, au lieu que faisant ici tout ce que je peux faire jusqu'à cette époque, je partirai pour Rome immédiatement après le mois de mai 1824, c'est-à-dire dans 18 mois. Ce calcul est le plus raisonnable pour mes intérêts présents, mais je suis loin de l'avoir tout à fait résolu. La preuve en est ce que j'ai écrit à Schnetz, de me retenir son atelier immédiatement après qu'il aura fini ses deux tableaux, comptant toujours partir au printemps (1) prochain.

Je ne sais que te dire sur ton voyage. Je suppose que toi-même tu attends la réponse de Seurre, pour te décider. Si tu pouvais profiter des envois de pensionnaires, et faire faire la caisse aux dépens (2) du gouvernement, je crois qu'alors il y aura un bénéfice réel. Autrement tu y gagneras (3) peu. Mais quel que soit le peu que l'on gagne, on est si heureux dans cette belle Rome, exempt des troubles, des intrigues, des conspirations, des actes arbitraires, des scélératesses (4)! Hé, mon Dieu, tu gémis comme moi, mon cher Roman. Bien que ces maux n'affligent pas encore notre pays, cela touche de bien près. J'étais si heureux à Rome; je ne m'informais de rien; on ne me cassait (5) pas la tête avec des nouvelles affligeantes; je ne me voyais pas toujours un journal sous les yeux, qui n'a d'autres choses à m'apprendre que des massacres et des échafauds (6). Ces maux existaient; mais la grande distance et l'heureuse tranquillité qui nous entourait, les rendaient moins sensibles. Tu sais que je ne suis pas révolutionnaire; mais puis-je me persuader sans horreur que des juges osent accuser 80 mille personnes d'être des conspirateurs et de les voir menacer de l'échafaud (6). Mais les persécutions contre les chrétiens, du temps (7) de

---

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7) On lit dans l'original : *printems, au dépend, gagnera, sélératesses, cassais, échaffaut, tems,*

Néron, de Domitien, de Dioclétien, étaient-elles plus terribles que celles-là? Je me tais, car je tombe dans des moments d'humeur à n'être supportable à personne.

Fais (1) mes amitiés à notre pauvre petit Michallon. Souhaite-lui pour moi une parfaite santé. Ne m'oublie pas près des amis Cortot, Petitot, Cogniet, Roll, Langlois, Caristie, etc., etc.

Bénard est arrivé avant-hier. Je t'aurais répondu plus tôt (2), mais j'étais absent, lorsque tu m'as écrit (3). Je suis arrivé mardi.

Adieu, mon cher ami; je t'embrasse de cœur; mille fois porte-toi bien. Réponse 4 mots, s'il te plait, pour savoir à quoi aura pu servir ma note (4). Adieu, mon cher ami; je t'embrasse bien de cœur.

Mes respects à ta maman.

F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 21 septembre 1822.

IX

Mon cher Ami,

Je commence par te souhaiter une bonne année, des travaux autant que je le désire, surtout des marbres. Puisses-tu être accablé de besogne. Le tourment que nous éprouvons par trop d'occupations n'occasionne que des impatiences et des embarras. Mais l'idée d'être oisif nous plonge dans des rêveries aussi insupportables à nous-mêmes (5) qu'à nos amis. Heureusement, mon cher Roman, que l'un et l'autre nous sommes assez heureux pour ne pas voir cet avenir sinistre devant nous. Tu as maintenant

---

(1, 2, 3, 4, 5) On lit dans l'original : *faits*, *plutôt*, *écri*, *notte*, *même*.

de l'occupation pour une couple d'années (1), et d'ici lors (2) il te viendra certainement d'autres travaux. Je me réjouis bien de ce qu'a fait Monsieur de Forbin (3) pour toi. La plus belle tâche d'un administrateur des arts est (4) de reconnaître le mérite dans les jeunes artistes ; les gros bonnets se recommandent assez d'eux-mêmes. Bref à mon bavardage sur mes souhaits : tu me connais assez pour savoir combien je prends part à ton bonheur. Ne manque jamais, chaque fois que l'on te commande quelque ouvrage, de me l'écrire. Je suis étonné que tu n'as pas encore reçu le croquis pour l'album. Je l'ai envoyé il y a 12 jours par Monsieur Pérignon, peintre, élève de Gros (5). J'ai cru pouvoir le lui confier; il avait un portefeuille avec lui et plusieurs dessins (6), de sorte que je ne pouvais trouver une meilleure occasion.

J'écrirai à notre bon Desplam cette semaine. En attendant, souhaite-lui bien la bonne année pour moi.

Bénard travaille comme un malheureux. Je lui ai donné du goût (7) pour la peinture; mais je lui rends (8) la vie dure; il fait vraiment des progrès. Il est bien sensible à ton bon souvenir. Il me charge de te faire ses compliments et ses souhaits ainsi qu'à l'ami Desplam et à M. Barbier. J'espère que tu ne m'oublies (9) jamais près de ce bon compagnon de voyage. Je pense bien souvent à lui. Offre-lui toujours mes services pour tout ce dont (10) il peut avoir besoin.

(1, 2, 4) On lit dans l'original : *année, alors, et.*

(3) Le comte de Forbin, peintre et archéologue français, membre de l'Académie des Beaux-Arts, né en 1777, mort en 1841. Ami intime de Granet, ancien élève de David. Nommé, à l'époque de la Restauration, Directeur des Musées Royaux, il réorganisa le Musée du Louvre et fonda celui du Luxembourg. Il déploya un zèle éclairé dans les fonctions importantes qu'il occupa pendant toute la Restauration et conserva sous la monarchie de Juillet.

(5) Alexis Pérignon, né à Paris en 1806. Ce peintre débuta, au salon de 1834, par un assez bon portrait du roi des Belges. Pérignon se consacra dès lors presqu'exclusivement au portrait.

(6, 7, 8, 9, 10) On lit dans l'original : *dessin, gou, rend, oublie, ce qu'il.*

L'ami Rude vient de terminer un bas-relief dans le fronton de l'Hôtel des Monnaies; il est très bien et d'un excellent effet (1). Je crois qu'il finira ici par faire d'excellentes affaires : il est très aimé de l'architecte du Roi qui est le maître absolu de tout ce que fait le Roi.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse mille fois de cœur, ainsi que notre ami Desplam. Mes amitiés à tous nos amis. Je t'embrasse de bon cœur. Il est minuit et je finis.

Ton plus dévoué ami,
F.-J. Navez.

Réponds-moi de suite pour le croquis.

Bruxelles, ce 16 décembre 1822.

X

Mon cher Ami,

J'ai été un peu paresseux de répondre à ta dernière (lettre). J'ai cependant prié Bénard, à qui je devais écrire de suite, de te dire ce que j'avais de plus pressant; je le réitère encore.

Je gémis plus que toi de la triste et déshonorante situation dans laquelle les Français sont obligés de se mettre. Je sais autant que toi tout ce qui peut en résulter; et fût-ce même du gain, il est encore affreux, pour un bon Français, d'oser se rappeler que des braves marchent sous les étendarts (2) des prêtres et des chouans. Mais, mon cher ami, pense donc qu'à présent on ne vit plus pour sa patrie, mais pour l'homme qui gouverne.

---

(1) Voyez plus haut, sous la Lettre II, la note consacrée à Rude.
(2) On lit dans l'original : *étendars*.

On a vécu pour Louis XVI, pour la République, pour Napoléon et ensuite pour Louis XVIII. Eh bien (1), si tous les hommes tenant à l'un ou à l'autre de ces partis eussent été obligés (2) de quitter la France, lorsqu'ils furent renversés tour à tour, où en serions-nous? Quels rôles ont joués ces misérables émigrés pendant 22 ans! A quel oubli et à quelle misérable existence sont condamnés de vivre tant de braves gens et d'illustres personnages qui ont honoré la France pendant la Révolution et l'Empire! Pas un ne voudrait peut-être servir le gouvernement actuel, mais 3 quarts voudraient être dans leur patrie. Ainsi donc, mon cher Roman, ne pense pas à quitter la France; utilise ton talent, et pense à ta gloire et à ton bonheur, sans t'embarasser d'un avenir que tu prévois peut-être devoir être trop sinistre. Que ferais-tu (3) en Italie sans travaux? Tu gémirais longtemps (4), tu t'impatienterais. Ici, c'est inutile d'en parler; Rude et Vangeel (5) qui ont tous les travaux, n'ont pas encore vu le marbre depuis qu'ils sont en place; c'est toujours de la pierre ou du plâtre. Et puis, si tu t'absentes, les autres ne manqueront pas d'en profiter. Il est toujours bon pour un homme de (6) talent d'avoir le pied dans l'étrier. Quelle que (7) soit la face que le gouvernement prenne, on est en vue. Au lieu qu'absent, *bernic*. Les intrigants (8) vous jouent le tour. D'ailleurs, la crise dans laquelle vous vous trouvez ne peut durer longtemps (9). Vainqueurs, l'Espagne sera soumise comme Naples. Vaincus, l'affaire ne sera pas longue chez vous; on aura bientôt *empoigné* tout cela.

Je te remercie de ce que tu m'as envoyé; nos journaux nous donnent (10) tout ce qui est défendu chez vous.

(1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10) On lit dans l'original : *Et bien, obligé, ferait, longtems, à, quelque, intriguants, longtems, donne.*

(5) Louis Van Geel, sculpteur belge, né à Malines en 1789, mort en 1852. Nommé, en 1816, statuaire du prince d'Orange. Auteur du *Lion de Waterloo* et autres ouvrages officiels : bustes, statues, décoration de monnments, etc.

J'ai reçu une lettre de Schnetz (1) hier. Rien de nouveau. Son tableau fait fureur. Robert et d'autres personnes de Rome m'en ont dit tout le bien imaginable.

J'ai fini un de mes petits tableaux (2) d'Eglise : une *Sainte-Famille* (3). M. David en a été assez content; il m'a fait beaucoup de compliments.

J'attends Bénard au premier jour. Fais-moi le plaisir de lui écrire un mot ou de passer chez lui pour le prier d'aller chez Beauvoir, pour lui payer 20 ou 24 francs que je lui dois, parce que (4) Beauvoir va partir pour Rome dans quelques jours.

Fais mes compliments à notre bon Monsieur Barbier. Comme il doit s'enrager! Pas plus que moi!

Adieu, mon cher ami; je t'embrasse de cœur mille fois; porte-toi bien. Et du courage et de la persévérance! Mes amitiés à notre bon Petitot, à Cogniet, Caristie, Roll, Dedreux, Cortot, Desplam, etc.., enfin à tous les amis que (5) tu sais être de notre bonne roche. Si tu vois Horace Vernet, fais-lui bien mes compliments.

Prusquet se porte bien. M[me] Taurel a perdu Trime entre Rome et Florence.

F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 10 avril 1823.

Tâche de me déchiffrer. Il est minuit, je dors! Lemoyne est de retour à Paris.

(1, 2) On lit dans l'original : *Schnest, tableau.*

(3) Tableau commandé par M. Roothan, pour l'église du Craye-Berg, à Amsterdam.

(4, 5) Navez a écrit *ceque,* au lieu de *parce que,* et *auxquels* au lieu de *que.*

XI

Mon cher ami Roman,

Je vais toujours t'écrire ce peu de lignes (1), car tu pourrais croire que je suis mort, si je ne t'écrivais pas. Je t'aurais répondu plus tôt (2). Mais j'ai dû faire le portrait du Roi : c'est lui-même qui m'a demandé. Il est ressemblant. Il a été aussi complaisant, aussi bon que le dernier des bourgeois. Ha! mon bon ami, quelle différence tu verras de nos souverains avec les vôtres (3). Figure-toi un roi et des princes allant seuls (4) dans la rue. Jamais de gardes. Accessibles au dernier des malheureux, ne persécutant jamais personne pour opinion (5). Nous serions vraiment heureux, sans l'entêtement de la langue hollandaise et la rigueur des douanes chez nos voisins.

Je suis charmé que tu sois remis en bonne humeur, car vraiment l'année dernière tu faisais pitié. Ne te fourre pas dans la tête tes idées sinistres. Tu as un talent à devoir tout affronter. Eh bien! ne cherche qu'à l'employer et retrouve l'Italie dans tes ouvrages. Plus tu feras, plus tu penseras agréablement à Rome.

Je te prie de ne pas penser à présent à nos petites affaires. Je n'en ai pas besoin, et j'espère pouvoir m'en passer pendant longtemps (6) ainsi. Lorsque tout sera bien assis (7), cela se terminera. En attendant, viens me voir, mais viens me voir dans une belle saison, car s'il fait comme à présent, je n'aurais pas plaisir à te faire voir nos environs qui sont délicieux. Il pleut tous les jours. Est-ce comme cela à Paris?

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7) L'original porte : *ligne, plutôt, votre, aller seul, opignon, longtems, assi.*

J'ai toujours beaucoup d'occupations. Si tu viens à la fin de la saison, tu verras à peu près tout ce que j'ai fait. Je retourne toujours en Italie, au mois d'octobre de l'année prochaine.

Mes amitiés à tous nos amis, Caristie, Petitot, Cogniet, Dedreux, Roll, Langlois, Cortot, Droling (1), etc... Dis-moi si Nanteuil (2) est arrivé.

Rien de nouveau de Rome. J'ai reçu une lettre de Robert et une de Granet. Ils travaillent tous comme des diables. Robert me charge de te faire des compliments et prend le plus grand intérêt à tes succès.

Bénard travaille, fait fort bien et me charge de te faire ses compliments. Madame est retournée à Paris, il y a un mois; nous l'attendions hier.

Adieu, mon cher ami; je t'embrasse mille fois de cœur. Mes respects à ta chère mère. Fais bien mes amitiés à notre bon père Barbier, dis-lui bien des choses aimables pour moi et engage-le à ne pas s'enrager sur la restitution des 48 drapeaux. *Quel excès d'avilissement!* Patience, mon cher Roman.

Adieu, mon cher ami; porte-toi bien, et tout ira bien. Il faut se f..... de la politique, se souvenir de ses amis, et devenir égoïste sur tout.

Ton dévoué ami,
F.-J. NAVEZ.

Bruxelles, ce 23 juillet 1823.

---

(1) Michel-Martin Droling, peintre d'histoire et de portraits (fils de Martin Droling, peintre de genre), né à Paris en 1786, y décédé en 1851. Elève de David. Il avait obtenu à 24 ans, à son premier concours, le Grand Prix de Rome. Peintre médiocre, fort inférieur à son père.

(2) Charles-François Lebœuf, dit Nanteuil, sculpteur, né à Paris en 1792, y décédé en 1865. Premier Grand Prix de Rome en .817. Membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1831. Navez peignit son portrait en 1820.

Si des besoins t'obligeaient (1) à avoir recours à quelque ami pour l'exécution de tes ouvrages, pense toujours à moi avant tous les autres.

Comment trouves-tu (2) mon commencement « ce peu de lignes » (3), et j'ai modèle!

XII

Mon cher Ami,

Je vais te prier de me rendre un service : c'est de vouloir t'informer, chez un jardinier ou chez un herboriste, si tu pourrais avoir une trentaine de livres de (4) feuilles de laurier-cerise (5). Il faudrait que les feuilles restassent (6) attachées aux branches, et les branches les plus longues possible. Tu sais ce que c'est que le laurier-cerise. Il y en avait dans toutes les haies de la Villa. C'est une belle grande feuille d'un beau vert (7) bien lisse (8). Tu pourrais m'en envoyer une simple feuille dans une lettre, pour voir si nous nous entendons. Du temps (9) que je restais à Paris, cet arbre était très commun, car je me rappelle d'en avoir acheté presque pour rien. Il y en avait beaucoup ici; mais la majeure partie est périe par les terribles gelées que nous avons eues (10) l'hiver dernier. Demande aussi combien cela coûterait et fais-moi le plaisir de me répondre le plus tôt (11) possible, car cela presse. C'est pour M. Dehemptinne qui doit en distiller.

(1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11) Navez écrit : *obligeais, trouve, ligne, des, restacent, toute, verc, lice, tems, eu, plutôt.*

(5) Le *Prunus Lauro-cerasus*, espèce de cerisier dont les feuilles contiennent une huile volatile particulière et de l'acide hydrocyanique, qui leur donnent des propriétés médicinales très énergiques.

J'ai fini la tête du portrait du Roi. Il est extrêmement ressemblant; aussi a-t-il posé comme un bourgeois et comme un bourgeois complaisant.

Adieu. Pour cette fois, je suis trop pressé. Je t'entretiendrai plus longtemps (1) la première fois que je t'écrirai. Mes amitiés aux amis Petitot, Cortot, Dedreux, Cogniet, Caristie, etc.....

Je t'embrasse de tout cœur.

F.-J. NAVEZ.

Bruxelles, ce 28 août 1823.

(Ici l'ébauche de deux feuilles de laurier-cerise).

XIII

MON CHER AMI,

Monsieur Vrano di Napoli, professeur d'histoire et d'antiquités, aussi estimable par ses connaissances que par un caractère aimable qui lui concilia l'amitié et l'estime de toutes les personnes qui l'ont connu, quitte notre patrie à nos grands regrets. Il va se fixer à Paris pendant un certain temps (2). Ses connaissances et son goût (3) pour les beaux-arts lui font rechercher avec avidité les personnes de talent, et surtout de ce bon talent comme tu sais que nous aimons et que j'admire chez toi avec tant (de) raison. J'espère que tu voudras bien l'accueillir et le (4) laisser jouir, de temps en temps (5), de la vue de tes excellents ouvrages. Puisse-t-il, comme je l'espère, augmenter

(1, 2, 3, 4, 5) On lit dans l'original : *long tems, tems, gou, lui, tems.*

le nombre de tes admirateurs (et) fixer son jugement dans la capitale d'après tes bonnes observations.

Je t'ai aussi adressé un de mes amis, M. Faber (1) qui d'après tout ce qu'il a entendu dire de toi, désire ardemment te connaître.

Je t'avais écrit (2), il y a quelque temps (3), pour te demander des feuilles de laurier-cerise. Heureusement un jardinier est venu à temps (3) pour te tirer d'embarras de cette commission, et pour remplir plus facilement le but de mon ami M. Dehemptinne.

M. Vrano te dira tout ce que j'ai fait. Il est donc inutile de t'en entretenir. J'ai reçu une lettre de Schnetz et une autre de notre bon Robert. Tous deux sont très occupés (4) et semblent, malgré quelques *lagnaments* (?) être satisfaits de leur besogne. Le fait (est) qu'ils font de (5) belles choses tous les deux; dix personnes arrivées récemment de Rome, ne savent quel bien dire de tout ce qu'elles ont vu (6) dans leurs ateliers.

Monsieur David est à la fin de son tableau. Il y (a) de la vieillesse là-dedans; mais il reste un charme d'un beau talent et du sentiment le plus délicat. Bref, c'est toujours le Maître des maîtres (7).

Adieu, mon cher ami; écris-moi de suite; je t'embrasse mille fois de cœur; porte-toi bien et produis, dans la capitale, des chefs-d'œuvre dignes (8) de la juste admiration que tes amis ont pour ton talent. Mes respects à ta chère mère, et mes amitiés à

---

(1) Faber (Frédéric-Théodore), peintre et graveur, né à Bruxelles en 1782, mort en 1844. Il érigea à Bruxelles une fabrique de porcelaine et y exerça son art. (Voir *Biographie Nationale*).

(2, 3, 4, 5, 6, 8) On lit dans l'original : *écri, tems, occupé, des, vues, digne.*

(7) Sans doute, la plupart des tableaux que David peignit à Bruxelles sont inférieurs à ceux qui ont consacré sa grande réputation. Mais, comme on l'a fort bien dit, il y aurait injustice à ne pas reconnaître, dans ces œuvres de l'exil, les vaillants efforts que tenta le vieux *Maître des maîtres* pour rajeunir son art. Il semble, en effet, que le génie de Rubens et de nos grands coloristes flamands ait réagi sur lui.

tous nos amis. Embrasse bien le bon père Barbier pour moi. Mes amitiés au bon M. Thévenin.

F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 24 octobre 1823.

XIV

Mon cher ami,

J'ai reçu ta lettre; je te remercie mille fois des choses obligeantes que tu veux bien me dire. Je te réponds de suite, crainte que tu ne fasses (1) la bêtise de me renvoyer la petite somme en question. Je n'en ai pas besoin du tout. Ainsi donc ne détourne pas à un emploi inutile, une chose qui peut t'être nécessaire dans ce moment. Si tu agissais autrement que je le dis, je croirais que tu mets (2) de la défiance dans ma conduite. Plus de propos; là, c'est entendu. Lorsque tu seras (3) sur le pinacle, alors tu feras ce que tu voudras. Mais en attendant, plus un mot à cet (égard), et pas d'envoi, car je ne recevrai rien.

J'espère que l'on ne sera pas assez injuste, ni assez ignorant pour laisser ton groupe (4) en plâtre. Maintenant que le héros du Trocadéro a fixé la paix et la victoire chez vous pour nombre d'années, les arts vont au moins reprendre un nouvel essor. Si nous perdons la liberté, au moins il (y) aura du travail sous le despotisme. A tout mal un bien.

Je me réjouis du reste de tout ce que tu espères (5) avoir. Sois tranquille, mon cher ami, un talent comme le tien ne peut (6)

(1, 2, 3, 4, 5, 6) Navez a écrit : *fasse, mes, sera, grouppe, espére, peux.*

jamais rester dans l'oubli. Tu dois te persuader que tôt ou tard tu dois occuper le premier rang.

Fais bien mes amitiés à mes amis Cortot, Petitot, M. Barbier, Cogniet, Caristie, etc... Souhaite leur pour moi la plus heureuse année qu'on puisse désirer.

J'ai vu Monsieur Gros (1) ici. Il est venu voir M. David. Il paraît que c'est pour se retremper et secouer la mauvaise humeur que les critiques du dernier Salon lui ont fait éprouver (2). Il m'a témoigné beaucoup d'amitié et a paru très content de tout ce qu'il a vu chez moi. Il m'a dit, à cet égard, des choses extrêmement flatteuses. Si tu es dans le cas de le voir, présente lui bien mes respects. Il fait un assez triste tableau de la peinture qui se fait en France. Il paraît que l'on abandonne la route vraie et simple que notre cher (3) maître, le père David, avait tracée.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout cœur mille fois. Porte-toi bien; reçois mes souhaits, (crois-moi, ceux-là sont sincères), et marche toujours avec confiance vers la gloire, la célébrité et le bonheur.

Ton plus dévoué ami,
F.-J. NAVEZ.

Je ne m'étends pas beaucoup aujourd'hui, parce que je suis pressé.

---

(1) Le baron Gros, peintre d'histoire, le plus célèbre des nombreux élèves de David, né à Paris en 1771, se suicida le 25 juin 1835, ainsi qu'on le verra à la note suivante. Membre de l'Institut depuis 1816, baron en 1825, à la suite des belles peintures de la coupole du Panthéon.

(2) Au salon de 1822, son tableau de *Saül* lui avait attiré, de la part des novateurs, des critiques très vives. Gros était extrêmement sensible à cette révolution de l'opinion. David avait essayé de lui redonner du courage : « Laissez les faire, écrivait-il à son élève; vos ouvrages resteront et leurs critiques feront un jour pitié. » La critique cependant ne désarmait point. En 1835, son tableau d'*Hercule et Diomède* souleva un vrai déchaînement contre le baron Gros. N'y tenant plus, le malheureux artiste se suicida en se jetant dans la Seine.

(3) Navez a écrit : *chère*.

J'ai fini mon tableau de *St Thomas et le Christ* (1). C'est le meilleur que j'ai fait. Mrs David et Gros en sont bien contents. J'ai aussi fini le portrait de S. M. Je vais terminer le portrait de Mme Bénard. La tête est faite et ressemblante. Bénard est ici (et) te salue de cœur. Madame est à Paris.

Je vais partir pour la Hollande dans une quinzaine de jours (2), pour présenter mon portrait au Roi. Madame Rude (y) va aussi pour un grand tableau.

Mes respects à la chère mère.

Bruxelles, ce 20 décembre 1823.

XV

Mon cher Ami,

Comme toi, je me disais tous les jours que ni toi, ni moi ne nous étions écrit (3) depuis plus de 4 mois. Je m'excusais le premier, sur l'espoir que tu m'avais donné de venir me voir dans le mois de juin. Ne te voyant pas venir, je comptais tous les jours aller te surprendre. Enfin, j'ai décidé de partir avant le 8 du mois prochain. Si je peux pour le 3, cela me sera bien agréable, car tu sais tout le prix que j'attache à me trouver au milieu de cette société d'amis et d'artistes qui sera et qui est déjà la réunion des plus beaux talents de l'Europe. Toi, Schnetz, Langlois, Cortot, Droling, Caristie, etc... vous êtes (4), à mes yeux, les premiers talents et les seuls sur lesquels l'Europe, d'ici à 10 ans, aura les yeux fixés (5) pour les belles productions.

Je n'ai pas exposé à Paris, parce que tout ce que je fais est

---

(1) L'*Incrédulité de St Thomas*, commandé par M. Roothan, pour l'église du Craye-Berg, à Amsterdam.

(2, 3, 4, 5) Navez a écrit : *jour, écris, sont, fixé.*

engagé, et la plupart des amateurs dans ce pays-ci ne veulent (1) pas que leurs tableaux soient exposés (2). Ils désirent qu'on les voie (3) dans leurs cabinets. Cela excite (4) davantage la curiosité. Voilà bien de l'égoïsme! Enfin, il faut vivre avec cela. Du reste, ils paient bien. Je suis on ne peut plus content de Messieurs les Hollandais; ils sont on ne peut plus généreux et reconnaissants (5), quand on leur a fait quelque chose qui leur plaît. Le tout est de leur plaire...

J'ai fait une *Scène du Massacre des Innocents* (6). La même idée que Cogniet se trouve dans mon tableau; mais chez moi, cela n'est qu'un (7) épisode, car mon tableau est composé de deux mères, deux enfants et une petite fille qui soigne un enfant blessé. Bénard t'aura sans doute parlé de ce tableau. Pérou, le peintre de Paris, l'a vu chez moi. Il en a été très content. M. David aussi, et il m'a répété (8) plusieurs (fois) que c'était ce que j'avais fait de mieux, que c'était un beau tableau; enfin il n'a rien omis (9) pour faire remarquer à toutes ses connaissances les qualités de mon tableau. Je t'en porterai le croquis pour savoir s'il y a du rapport avec celui de Cogniet.

Fais bien mes compliments à Seurre. J'espère t'embrasser d'ici à 3 semaines.

Rien ne m'a surpris dans le succès de nos amis de Rome. Tu sais quelle est ma façon de penser à leur égard. Je crains seulement une chose, c'est que si Schnetz revient à Paris, il (10) ne fera plus aussi bien qu'il fait à Rome. Je connais son genre et sa tête; il lui faut Rome. Paris est trop fade pour un coloriste comme lui. On me disait qu'il avait écrit à Sauvé, qu'il ne resterait pas longtemps (11) à Paris. Qu'en penses-tu?

(1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11) On lit dans l'original : *veuillent, exposé, voyent, excitent, reconnaissant, une, répetté, homis, qu'il, longtems.*

(6) *Scène du Massacre des Innocents*, vendu à M. Saportas, d'Amsterdam. Cogniet exposa son *Massacre des Innocents* au salon de 1824, où il n'obtint qu'un succès médiocre.

Je me réjouis de tous tes travaux. J'èspère que cela ne fera que s'accroître. Il paraît que les beaux jours vont commencer en France. Charles X en donne l'espérance, et le Dauphin paraît contribuer à ce beau commencement. Tant mieux pour vous autres, tant mieux pour l'Europe, car lorsque la France marche bien, tout le reste va bien. Depuis longtems (1), c'est le foyer des lumières, des prospérités et de l'émulation de l'Europe.

Adieu; porte-toi bien; je t'embrasse mille fois de cœur. Mes amitiés à tous mes amis.

F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 16 octobre 1824.

XVI

Mon cher Ami,

Fais-moi (2) le plaisir de m'écrire si le Salon reste ouvert jusqu'au premier janvier, (parce) que j'aimerais mieux y aller sur la fin. Cela s'arrangerait mieux avec mes occupations et avec mon bâtiment qui ne sera couvert que vers le 10 du mois prochain (3), et enfin je jouirais de la vue des portraits de Gérard et des derniers ouvrages exposés à votre Salon.

Réponds-moi par le plus prochain courrier. Adieu.

Je t'embrasse de cœur. Mes amitiés à tous mes amis : Seurre, Caristie, M. Barbier, Petitot, Cortot, etc...

Ne manque (pas) de me répondre sitôt cette (lettre) reçue, car je dois décider mon voyage dimanche 30 de ce mois.

F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 26 octobre 1824.

(1, 2) Navez écrit : *longtems*, *faits*.

(3) A son retour de Rome, Navez s'était d'abord installé dans un atelier situé rue de la Madeleine. Il s'agit dans la lettre qu'on vient de lire, de l'habitation que le peintre se faisait alors construire rue Royale. On peut voir des détails à ce sujet dans la notice d'Alvin, pp. 178 et suivantes.

XVII

1er mai 1825.

Mon cher Roman,

Je me réjouis plus que toi de tout le succès que tu obtiens; tu le mérites (1); je te l'ai prédit (2), je n'ai jamais douté un moment de la place que tu devais occuper dans les arts. Notre ami Monsieur Bénard, qui te remettra cette lettre, voudra bien te mettre au courant de mes occupations. J'en ai autant que je (peux) faire; mais malheureusement je n'ai qu'un seul grand tableau commandé, c'est *Jésus au Jardin des Oliviers* (3). Je

(1, 2) Navez écrit : *mérite, prédis.*

(3) Ce tableau ne figure pas dans le catalogue des œuvres de Navez, publié par Alvin. Ce n'est d'ailleurs pas la seule omission que l'on y relève. Nous possédons personnellement un petit portrait de femme, signé et daté de 1821, qui n'est pas non plus repris dans la liste d'Alvin. Nous avons, d'autre part, constaté dans cette même liste, des erreurs de date, notamment, sous la Lettre III, à propos des trois portraits que Navez fit de son maître David. Les erreurs sont d'ailleurs manifestes. Ainsi Alvin, dans sa liste des portraits, place, sous l'année 1818, les portraits non seulement de David, mais de Mademoiselle Fanny Mosselman, de Madame de Lathuy et de M. Dupret, à Seneffe, toutes personnes se trouvant alors en Belgique, pendant que Navez lui-même résidait à Rome! La préoccupation qui a guidé Alvin est apparente. Il a voulu faire concorder son catalogue avec le relevé, fait par Navez lui-même, de ses travaux à Rome, relevé qu'Alvin reproduit, à la page 128 de sa Notice et qui mentionne 6 portraits en buste. Pour arriver à la concordance souhaitée, Alvin aura imaginé de placer, sous l'année 1818, des œuvres antérieures ou postérieures!

Quant au *Jésus au Jardin des Oliviers*, dont parle Navez dans cette lettre de 1825, il ne peut être confondu avec *le Christ au jardin des Olives*, placé par Alvin sous l'année 1861. Au contraire, notre auteur ajoute, après la mention de ce dernier tableau : « Le peintre (Navez) explique que ce tableau avait d'abord été fait pour l'église de Sainte-Catherine à Amsterdam. *La composition diffère de celle du tableau qui est en Hollande* ». Il suit de là que le tableau exécuté par Navez en 1825 et non mentionné dans le catalogue d'Alvin, a été vendu en Hollande.

dois en faire un ou deux pour l'exposition de Paris, non que j'en espère quelque chose; mais enfin, puisque je suis votre ami à tous, il est juste et placé (?) que je ne fasse pas toujours bande à part. D'ailleurs, je suis sûr de votre amitié pour moi, et je n'attends tout mon succès que d'elle. Si vous êtes contents, mon but sera rempli.

Je regrette de ne pas te voir, comme je l'avais espéré. Cependant (1) j'avoue que j'aurais eu de la peine de devoir quelquefois te quitter, pour surveiller toute une ribambelle d'ouvriers, qui auront fini d'ici à 6 semaines, deux mois. Alors, je ne devrai plus m'occuper de rien, car la menuiserie, serrurerie, etc., tout cela se fait hors de chez moi par entreprise.

Je te le répète (2), ne viens pas dans notre pays quand il fait laid. Tu sais ce que c'est qu'une ville de province. Il n'y a pas de jouissances dans l'intérieur. Le plaisir, c'est de se promener et de voir les campagnes et nos villes environnantes, surtout cette belle Hollande, cette merveille de l'industrie et du courage des hommes. Aussi ferai-je tous mes efforts pour t'accompagner. Quand tu viendras (3) la prochaine fois, c'est-à-dire après cette année, tu n'auras plus d'autre logement que chez moi. Ma maison sera habitable dans 8 mois, et alors j'aurai un véritable plaisir à y loger mes amis et à leur faire partager mon dîner d'artiste, — on n'est pas fier quand on a été élevé ensemble.

J'ai besoin de trois statues en plâtre, pour décorer la façade de ma maison. Ces figures doivent être drapées (4); les niches sont carrées et ont 8 pieds 1/2 de haut sur près de quatre de large. Fais-moi le plaisir de voir chez les mouleurs après quelque chose de convenable; la *Flore du Capitole* serait bonne, mais je n'en connais pas d'autres dans cette proportion. Veuille me

---

(1, 2, 3, 4) Le texte porte : *cepandant*, *répètte*, *viendra*, *drapée*.

répondre à ce sujet. S'il n'y a pas de figures antiques, alors je devrai mettre du moderne, et c'est à toi de dire ce que tu connais de mieux. Il me faut aussi un bas-relief de 8 pieds (1) de large sur 4 de haut. Occupe-toi de cela, si tu as (2) le temps. En connais-tu qui soit moulé et qui puisse servir?

Adieu, mon cher ami; je t'embrasse de tout cœur. Mes amitiés à Petitot, Caristie, Cortot, Nanteuil, Cogniet, Dedreux, etc...

Réponse le plus tôt (3) possible.

(Cette lettre n'est pas signée.)

XVIII

(Cette lettre n'est ni signée, ni datée. Mais le timbre humide de la poste porte la date du 17 septembre 1828).

Mon cher Ami,

J'ai reçu ta lettre, à laquelle je m'empresse de répondre. Comme tu me dis que les 8 têtes en question sont à peu près de grandeur nature, je suppose que ce sont celles que j'ai vues (4) sur le Boulevard (5), et alors elles ne sont pas si fortes que la tête de Flore du Capitole, ce qui sera parfaitement bien. Fais-moi le plaisir de m'envoyer Hippocrate (6), Esculape, Galien (7), Buffon, Desault et Bichat (8). Tu diras au mouleur de faire emballer le tout, de faire déclarer le tout à la douane, en diminuant d'un tiers la valeur estimative, et de faire mettre la caisse au

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7) On lit dans l'original : *pied, a, plutôt, vu, Boullevard, Hipocrate, Gallien.*

(8) Desault, illustre chirurgien français du dernier siècle (né en 1744, mort en 1795); Bichat, célèbre médecin et anatomiste français (né en 1771, mort en 1802).

meilleur roulage qu'il connaît, à l'adresse de M. Dehemptinne, rue des Frippiers, à Bruxelles. Surtout recommande-lui qu'il y mette toutes les précautions nécessaires pour qu'elles (1) arrivent en bon état et le plus promptement possible.

J'ai reçu une grande lettre de Schnetz à laquelle je vais répondre cette semaine. Il m'écrit de Pise. Je suis toujours dans la même idée pour son séjour à Rome. C'est la ville qu'il doit habiter pour son talent et sa réputation. Schnetz dormira et s'embêtera à Paris. Rome lui fouettera le sang. En travaillant de loin pour envoyer à Paris, on fait plus d'efforts. L'idée que l'on attache plus de prix à ce (que) l'on voit venir de Rome, excite sans cesse l'artiste à produire des choses extraordinaires; et puis le public lui-même regarde avec plus d'avidité une chose qui vient de loin, et sa peinture aura constamment un caractère de nouveauté étant faite à Rome. J'en parlais un jour à Horace (2) à mon dernier voyage. Je lui dis que tant que Schnetz serait à Rome, il tiendrait le sceptre. Il me répondit : il faut qu'il vienne le tenir ici. Et puis il me communiqua le projet qu'il avait d'aller à Rome pour y faire sa *Bataille de Fontenoy* (3). Je lui dis que Paris offrait plus de ressources que Rome pour exécuter un tel ouvrage, etc... Dès lors je conçus (4) le projet que le gaillard avait de remplacer Guérin (5) et d'être seul artiste à Rome pour y jouir seul de sa réputation. Schnetz lui porterait ombrage. *Voilà le fin mot.*

Je me réjouis de la belle commande que tu as. On ne peut pas placer mieux ses ouvrages que dans ce beau temple. Tu as

(1, 4) On lit dans l'original : *quelles, conçu.*

(2) Horace Vernet.

(3) Ce tableau avait été commandé à l'artiste par Charles X. Il devait primitivement décorer l'un des plafonds du Louvre. Il se trouve actuellement au musée de Versailles, comme d'ailleurs la plupart des autres grandes œuvres de Vernet.

(5) Horace Vernet fut nommé, en 1829, directeur de l'Ecole de Rome.

le bonheur que ton talent mérite. Bravo, mon cher ami; je t'embrasserais de bien bon cœur, si je te voyais, pour le plaisir que j'éprouve. Patience du petit déplaisir de l'Institut. Est-ce Ramey père ou Ramey fils? Si c'est ce dernier qui l'a emporté sur toi, c'est trop drôle. Cela peut aller avec la nomination du Directeur. Bien que le père soit une ganache, l'Institut est une vétérance à laquelle il peut prendre part comme un autre (1).

Je suis toujours occupé plus que je ne peux faire; je dois de suite faire deux tableaux de famille, un de 4 personnes en pied (2), et l'autre du prince de Gâvre (3) que Schnetz a connu comme préfet de Versailles. J'ai fini *Sainte Catherine* (4), etc. J'ai envoyé le tout à l'exposition d'Amsterdam.

Adieu, je t'embrasse mille fois de cœur. Mes amitiés à tous; des compliments de tout le monde.

Si le mouleur ne voulait pas en vendre 6, mais les 8 ensemble (5), alors prends-les toutes les 8.

Si sans faire la caisse plus grande, on pouvait mettre dedans le masque de Méduse et celui de Lucius Vérus, tu me ferais plaisir de dire à Jacquet de les faire porter chez le mouleur qui se charge des têtes.

---

(1) Claude Ramey (né à Paris en 1754, mort en 1838) et son fils, Etienne-Jules Ramey (né en 1796, mort en 1852) furent tous les deux des sculpteurs d'une honorable médiocrité, enthousiastes des traditions classiques, estimant que la statuaire moderne doit s'attacher servilement à imiter le plus possible les modèles que nous ont laissés les Grecs et les Romains. Le père entra à l'Institut en 1816, et le fils en 1828.

(2) Sans doute, M. et M[me] Mathieu et deux enfants. Ce tableau a été brûlé au pillage de 1831.

(3) L'ancien propriétaire du beau domaine de Monceau-sur-Sambre, qui appartient aujourd'hui à notre estimé collègue, le baron Houtart-Gillieaux. Ce tableau est maintenant au Musée de l'Etat, à Bruxelles.

(4) *Sainte Catherine devant les philosophes*, tableau commandé à l'artiste par le baron van de Venne, pour l'église Sainte-Catherine, à Malines.

(5) Navez a mis *ensembles*.

XIX

Mon cher Ami,

Monsieur Quételet (1), directeur de l'Observatoire, un des savants les (2) plus distingués (3) de l'Europe, te remettra cette lettre. Il est aussi passionné pour les beaux-arts que pour les sciences, et j'ai cru lui procurer une jouissance bien vive en lui faisant voir ton atelier. Il se rend en Italie et en Sicile. L'année (dernière), il a visité l'Allemagne (4) où il a eu l'avantage de voir David, le sculpteur (5), notre ami. Il désire vivement le voir à Paris. Je te serais bien obligé, si tu (voulais) lui dire son adresse, et surtout le moyen de le rencontrer, car je sais que vous autres, Messieurs les artistes parisiens, on ne vous trouve pas facilement.

Je ne te parle pas de mon tableau d'*Athalie* (6). Monsieur Quételet, qui est un de mes amis (et) qui vient souvent chez moi, t'en dira plus que je ne pourrais t'en dire. Je n'éprouve d'autres regrets que ceux de ne pouvoir vous le montrer à vous autres. Je recevrais vos conseils, j'aurais des critiques justes, des compliments sincères; bref, je saurais à quoi m'en tenir, tandis

---

(1) Quételet, notre éminent mathématicien et statisticien, né à Gand le 22 février 1796, mort à Bruxelles le 10 février 1874. Navez fit son portrait en 1852.

(2, 3) On lit dans l'original : *le, distingué*.

(4) Quételet parcourut, à cette époque, les principaux Etats de l'Europe, recueillant dans ses voyages d'innombrables renseignements qui le mirent à même de publier plus tard des ouvrages de tout point remarquables.

(5) David d'Angers, le célèbre sculpteur français. Il était allé modeler à Weimar le buste colossal de Goethe, qu'il exposa au Salon de 1831 et qui est regardé comme l'une de ses œuvres les plus magistrales.

(6) *Athalie interrogeant Joas*, au Musée de Bruxelles.

qu'étant isolé comme je suis, je reçois critiques et éloges avec indifférence.

A quoi en sont tes travaux? Voilà longtemps (1) que je ne suis plus au courant de vos ouvrages à tous; je dois m'en rapporter aux journaux. J'ai vu l'autre jour, dans le *Journal des Débats*, le projet du fronton de l'église de la Madeleine. Il paraissait pencher en faveur de Pradier (2). Mais Debœuf a-t-il tout à fait abandonné la gravure, et s'est-il fait assez de réputation pour entrer en lice avec les sculpteurs? J'ai été tout étonné de voir son nom accolé à celui de Pradier, de Lemaire (3), etc.,

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Ramey, par un de ses élèves qui vient concourir à Anvers. Je lui réponds par M. Quételet; cela lui procurera l'occasion de visiter son atelier; déjà il connait le père.

Ma femme va assez bien; mais sa santé est toujours très faible et ne (se) rétablira jamais comme auparavant. Elle me charge de te faire bien des compliments ainsi que la famille Dehemptinne.

Veuille bien faire les miens à tous nos amis communs, à notre bon Petitot, Seurre, Callet (4), Lesueur (5), Caristie. Comment se porte-il? Mille amitiés etc...

J'ai vu Bénard, il y a un mois. Il est en Hollande avec sa

---

(1) On lit dans le texte : *longtems*.

(2) James Pradier, l'un des plus grands statuaires de ce siècle, né à Genève en 1792, mort à Bougival en 1852.

(3) Philippe-Henry Lemaire, sculpteur, né à Valenciennes en 1798. En 1836, à la suite d'un concours, il fut chargé de l'exécution du fronton colossal de l'église de la Madeleine, lequel représente *le Christ accordant à la Madeleine agenouillée le pardon de ses fautes*. C'est le chef-d'œuvre de cet artiste.

(4) Callet, architecte français, dont Navez avait peint le portrait en 1821.

(5) Jean-Baptiste-Cicéron Lesueur, architecte français, né en 1794. Grand Prix de Rome en 1819. Navez l'avait connu en Italie. Lesueur n'était pas seulement un savant architecte, mais encore un archéologue de grand mérite et un excellent dessinateur. Il ne faut pas confondre ce Lesueur avec *Jacques-Philippe*, auquel Roman succéda en 1831 à l'Académie des Beaux-Arts.

femme. Il est toujours plus passionné que jamais pour cette école. Il m'a fait force compliments sur mon tableau, etc.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse mille fois de tout cœur.

Ton plus dévoué ami,
F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 19 juin 1830.

XX

(Les quatre premières pages de cette très intéressante lettre manquent malheureusement).

..... Le major d'artillerie était le dernier qui se fit tuer en chargeant sa pièce. Juge par là de l'opiniâtreté (1) : la porte du café de l'Amitié et celle à côté étaient percées, une de 29 boulets et 6 obus, l'autre je ne pourrais les compter. Les façades de l'hôtel de Belle-Vue (et) du café de l'Amitié ressemblaient à des carrières. Mais ce qui est le plus admirable, c'est le calme, le sangfroid, c'est l'ordre de ces gens sans chef, avant et après le combat. Pas le plus petit excès. Pas la moindre insulte aux autorités, aux gens riches. Leurs menaces (2) étaient pour avoir des des armes. Dès qu'ils en eurent, ils se battirent en désespérés et donnèrent l'exemple de la modération après la victoire.

J'ai été, pendant tout ce temps (3), enfermé sans pouvoir mettre le bec à l'air. Je restais avec quatre pains chez moi; j'étais au dernier, lorsque l'affaire fût terminée. J'entendais continuellement 4 pièces de canon autour de ma maison. Pas un seul

(1, 2, 3) Le texte porte : *opignatreté*, *menacent*, *tems*.

combattant n'aurait osé mettre le pied dans la rue. Cinq minutes après le passage des Hollandais, tous les points étaient gardés par les Bourgeois. C'est ce qui nous sauva, car les Hollandais commirent des horreurs. Tout ce que les journaux ont dit est l'exacte vérité. Le pauvre Suys (1) a été pillé et saccagé, sa servante et son domestique traînés par les cheveux au camp du prince Frédéric; on fit arrêter la fille pour (lui) montrer un homme que les soldats rôtissaient (2) etc... etc... Par bonheur, il s'était sauvé avec ses enfants; ma femme était aussi partie avec les miens, 3 semaines avant l'affaire.

L'incendie d'Anvers fait oublier nos malheurs. Cette ville perd plus de 50 millions; mais dans des circonstances heureuses elle se remettra vite. Nous, c'est différent; nous ne savons comment et quand nous nous remettrons. Mais plus de Hollandais! Il y a, entre nous et eux, une ligne de feu et de sang.

Si Monsieur Bénard peut (3) te voir, il te remettra cette lettre et te parlera d'Anvers. Il y a été; il a vu les désastres; il te dira mieux que moi tout ce qui (4) s'y est passé. Je puis t'assurer seulement que le prétexte de ce fameux incendie, était (5) quelques coups de fusil tirés par des gens ivres ou des étourdis pendant la suspension d'armes. Je demande si quelques coups de fusil tirés contre une citadelle et des frégates, peuvent excuser l'incendie et la destruction de 200 maisons, d'un entrepôt (6), d'un hôpital, d'un arsenal, prison, etc..... Ce qui prouve que le coup était préparé, c'est la quantité de bombes, fusées incendiaires, obus, etc., qui ont été lancés en moins de 6 heures de temps (7).

---

(1) Tilman-François Suys, architecte belge, né à Ostende en 1783, mort à Amsterdam en 1861. On lui doit l'église St-Joseph, le palais d'Arenbergh, l'ancienne porte d'Anvers, etc... Navez peignit une première fois son portrait en 1848 et une seconde fois en 1852, mais dans une autre pose et d'une grandeur différente.

(2, 3, 4, 5, 6, 7) On lit dans l'original : *rotissait, peu, qu'il, étaient, entrepos, tems.*

On voyait l'incendie de Bruxelles. C'était horrible. Il paraît, d'après toutes probabilités, que les hommes qui ont tiré sur la citadelle et les frégates étaient des gens payés par les Hollandais, pour avoir le prétexte d'incendier. C'est une jalousie de commerce contre la ville d'Anvers.

J'ai appris avec peine la mort du petit de notre ami Rude ; il doit en être désespéré.

Comment vont les arts, mon cher ami ? Ici c'est tout à fait oublié. Cependant je travaille encore ; j'achève un grand tableau de famille. Après cela, plus rien de commandé. J'espère cependant que tout ira bien. Toutes les personnes influentes veulent (1) le bien. Les passions se taisent, et tous les partis se réunissent pour l'intérêt général. Les députés pour le Congrès sont choisis parmi ce qu'il y a de plus recommandable par leurs lumières, leur moralité, leur considération. Il serait bien malheureux qu'avec tant d'éléments pour le bien public, on échouat (2) dans ses projets.

Pardonne mon verbiage, je ne sais si tu pourras me comprendre ; je t'écris tout ce que je puis, mais très rapidement ; je ne puis même relire ma lettre. Si à notre petite société on pense encore à moi, fais leur bien mes compliments ; embrasse tous mes amis pour moi ; dis leur de ma part tout ce que l'amitié la plus sincère peut t'inspirer à leur égard, et donne-moi des nouvelles de toi, de tes travaux, de nos amis, etc.

Tu es sans doute de garde ainsi que moi. Je le suis tous les 6 jours. Sous-lieutenant ! On voulait me faire capitaine de ma compagnie ; mais j'ai refusé. Enfin je n'ai pu me soustraire au grade de sous-lieutenant (3).

(1, 2) On lit dans l'original : *veuillent, échoua.*

(3) Navez avait été élu, le 4 octobre 1830, sous-lieutenant de la 4e compagnie de la 6me section de la garde urbaine de Bruxelles. Le 25 juin 1835, il devint sous-lieutenant de la 1re compagnie du 3me bataillon de la 3e légion de la garde-civique. En 1837, ayant accompli sa cinquantième année, il se retira de la garde.

Mon cher ami, tout ce qu'on te dira de la valeur, du sang-froid, de la prudence, de la générosité de nos bourgeois, tu peux y ajouter foi (1) et tu n'en croiras (2) que le 1/4. Il faut comme moi et ceux (3) qui ont assisté avant et après, avoir vu les choses pour se le figurer. Il y avait mille à parier contre un qu'ils ne (pou-raient) pas réussir. Nos barricades (4) ne nous ont point servi (5), puisque les Hollandais avaient le Parc, les Palais, les boulevards (6) et les portes ; ils étaient donc dans la plus belle position. Nous n'avions pas de fusils, 5 canons contre 25, 2 à 3 mille hommes, tout au plus contre 12. Pas de poudre, pas de mitraille. Nous tirions, dans le commencement, avec des bouteilles cassées. Pas de balles, — on les fondait (au) fur (et) à mesure. Trahis jusqu'à la dernière heure. Pas la moindre autorité, excepté le commandant de la garde bourgeoise. Chacun faisait ce qu'il voulait. Le soir, il rentrait chez lui, allait à son estaminet, en attendant que le tocsin (7) le rappelle. A 6 ou 7 heures du matin, recommençait le combat. Le premier jour, nous perdimes beaucoup d'hommes, à cause de l'état d'ivresse dans lequel leurs amis (et) leurs femmes les avaient mis ; ils étaient imprudents et se faisaient tuer. Mais les deux derniers jours furent terribles aux ennemis. Toutes les ruses furent inventées. Et puis ils virent la résolution de les dénicher en incendiant les maisons. Les Hollandais ont incendié, de gaité de cœur, toutes les maisons depuis la porte de Schaerbeeck jusqu'au Mey Boom, en tout 13 maisons, ensuite 3 autres, avec des obus et des fusées incendiaires. Nous avons mis le feu dans la nécessité de les dénicher de leurs positions. Quand les murs étaient trop épais, on fourrait des barres de fer rouge dans les poutres.

Les Hollandais durent barricader (8) une pièce de canon avec

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8) On lit dans l'original : *fois, croira, eux, barricardes, servis, boullevard, stosein, barricarder.*

des chevaux qu'on leur tuait. Ils liaient les cadavres de leurs grenadiers aux arbres du Parc pour amuser les chasseurs qui croyaient tirer, à travers les broussailles, sur des hommes vivants; quelques-uns de ces malheureux furent trouvés percés de 40 à 50 balles.

L'affaire de Bruxelles a répandu la terreur dans tout le pays; des régiments hollandais traversaient le pays, armés jusqu'aux dents, et n'osaient demander ni à boire, ni à manger aux campagnards, tant était grande leur frayeur.

Ils ont été lâches à Anvers, comme partout ailleurs. Le coup de scélératesse (1) qu'ils ont fait, c'est qu'ils savaient pouvoir se sauver sur leurs vaisseaux qui étaient dans l'Escaut.

Adieu, je t'ai assez ennuyé; je t'embrasse de tout cœur; mes amitiés à tous mes amis. Dehemptinne, sa femme et ma femme te font des compliments, etc...

Ton ami dévoué,

F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 11 9bre 1830.

XXI

Mon cher Ami,

Je te félicite de bien bon cœur de ta nomination (2) à l'Institut; tu sais combien je m'intéresse à tes succès et tout le plaisir que j'en ressens, lorsque tu m'apprends une bonne nou-

---

(1, 2, 3) On lit dans l'original : *séléralesse, nomminalion.*

velle qui t'est honorable, juste et avantageuse. Dans des temps(1) plus heureux, nous savourerons tout cela avec plaisir et sans nous occuper de nos malheureuses affaires. Mais entretemps (2) réjouissons-nous du peu de bien qui nous arrive ou plutôt du mal qui ne nous arrive pas. Crois-moi, personne plus que moi n'a pris part à ta nomination (3). Tu le mérites (4) si bien, mon cher, qu'il est inutile de t'en faire compliment. J'espère que tous nos amis y arriveront insensiblement. Dis-leur que je suis toujours bien sensible à leur bon souvenir, qu'ils veuillent me conserver toujours la même amitié et surtout ne pas m'oublier à nos petites réunions, où malheureusement je ne puis être (5) que tous les 2 ou 3 ans. Enfin espérons que les événements, en rapprochant nos deux nations, établiront des rapports plus intimes, plus fréquents, et que la Belgique, sous l'égide de la France, jouira d'un bonheur si naturel qu'elle désire depuis si longtemps (6).

On se trompe cependant en France, mon cher ami, sur notre Révolution. Voici comment nous voulons être français : c'est d'avoir un prince français pour souverain; mais nous voulons être nous-mêmes (7), conserver nos droits. Nous voulons être nation, parce que nous sentons toute la dignité de notre caractère. Nous voulons être ce que nous étions sous Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne (c'est la belle époque de notre histoire), riches, indépendants, heureux, estimés, et nécessairement sous la protection naturelle de la France, qui aurait plus d'avantages à nous posséder de cette manière qu'à nous réunir, car le commerce et l'industrie française ne doivent pas désirer la réunion; elle serait à l'avantage de notre pays (sauf Bruxelles) et au préjudice

---

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7) On lit dans l'original : *tems*, *entre tems*, *nommination*, *mérite*, *y étre*, *longtems*, *méme*.

de vos fabricants et de vos industriels; nos draps, nos cotons, nos fers, notre bétail, nos denrées, nos charbons, etc... etc... sont à meilleur compte ici que chez vous; aussi les avez-vous prohibés; la raison en est toute simple : la vie animale est ici un tiers moins chère qu'en France; nous regorgeons de tout; l'ouvrier qui gagne 20 sous ici, est mieux payé, mieux nourri que celui qui en gagne 30 chez vous, parce que notre sol et notre population si rapprochée pourvoient (1) facilement à tous les besoins. Etant réunis avec vous autres, vous ne nous vendrez pas une pièce de vin de plus, pas un objet de bronze, soierie, etc... de plus qu'à présent. Si vous voulez donc nous avoir avec avantage, possédez-nous de cette manière. Vous aurez alors notre pays, nos places fortes, notre armée, nos fortunes au besoin; mais laissez-nous nos droits et la gloire d'être une nation sous la protection de la France.

Ce que je te dis, mon cher ami, est l'expression de tous les gens sensés (2) ici et de tous les véritables libéraux de tous les pays. Aussi il serait difficile de te dépeindre la joie qu'a produite (3) la nomination (4) du duc de Nemours. Ha! s'il eût accepté, quel beau jour c'eût été pour nous! Notre sort est lié au vôtre. Si vous êtes vainqueurs, nous le serons avec vous autres; nous espérons que vous respecterez nos droits et notre constitution. Si nous sommes vaincus, on nous imposera le roi de Hollande (5) avec 100 mille bayonnettes étrangères dans nos places fortes pendant 6 ou 7 ans, comme on a fait en 1815 chez vous. Voilà notre sort. Réuni à la France, le pays y gagne; mais adieu, adieu, cette idée si riante de liberté, d'appartenir à soi, cette indépendance! Ha! si vous

(1, 2, 3, 4, 5) On lit dans le texte : *pourvoit*, *censés*, *produit*, *nommination*, *d'Hollande*.

aviez été assez forts pour vous prononcer! Espérons. Tout est tranquille ici. Nous attendons tout de vous autres.

Adieu, je t'embrasse mille fois de tout cœur.

F.-J. NAVEZ.

Ce 14 mars 1831.

Ma femme, Dehemptinne, (et) sa femme te font bien des compliments. Sitôt que ce Monsieur sera arrivé, je ferai tout ce que je pourrai pour lui. Mais jusqu'à présent, il n'est pas encore question de monnaie.

Si les circonstances tournent bien, avec quel plaisir je vous verrai avec Schnetz, Robert, etc. Fais bien mes amitiés à Schnetz.

XXII

MON CHER ROMAN,

Voilà longtemps (1), mon cher ami, que je n'ai reçu de tes nouvelles. Je t'avais écrit, il y a quelque temps (2), concernant M. Domart (3), te laissant peu d'espoir à son égard dans notre pays. Les choses en sont toujours au même point. Tout jusqu'à présent est en suspens. La loi sur les monnaies n'est pas encore

---

(1, 2) On lit dans le texte : *longtems*, *tems*.

(3) Joseph-François Domard, le célèbre graveur en médailles, né à Paris en 1792, y décédé en 1858. Les types des monnaies à l'effigie de Louis-Philippe, gravées par lui, sont des chefs-d'œuvre. On voit par cette lettre et par la précédente, que Domard avait fait le voyage de Paris à Bruxelles, tout exprès pour solliciter la gravure de nos nouvelles monnaies. Or, ses biographes se plaisent à vanter son absolu désintéressement, à proclamer que jamais on ne le vit rechercher les commandes des gouvernements, des administrations ou des particuliers! Encore une légende qui tombe.

En 1847, Navez fit partie du jury de concours pour le renouvellement des coins de nos monnaies.

fixée; et en attendant ce sera Braemt (1), graveur de la Banque, qui sera chargé de graver ce dont on aura besoin. Celui-ci y mettra d'autant plus d'empressement que ses appointements (2) ont été réduits de moitié.

Avec toutes ces suppressions (3) (et) ces économies, ils forceront les artistes à abandonner patrie, profession, honneur. Il en est chez vous comme chez nous : un tas de braillards (4), pour se populariser, crient toujours à l'économie; le gouvernement est faible, doit céder par nécessité à tous ces cris. Et le résultat sera d'avoir une administration sans force et d'éloigner les gens de mérite de tout pouvoir, pour laisser la place à ceux qui n'ont ni honneur, ni talent, ni fortune; et ceux-ci, comme tu sens, se soucient fort peu et des arts et des sciences. Cet état de choses déjà existant chez nous, nous forcera sans doute à aller chercher l'existence partout où nous pourrons la trouver.

Je me vois forcé de commencer dès cette année. Mon intention est d'envoyer quelques tableaux à l'exposition de Paris; mais avant, je veux savoir ton avis, ainsi que celui de mes amis. Depuis un an et demi (5), j'ai fait beaucoup de tableaux de genre, les uns à mi-corps, les autres petites figures en pied, etc..... J'en ai sept qui sont entièrement terminés, tous sujets assez agréables, finis autant que j'ai pu les faire. Je voudrais y joindre mon grand tableau d'*Athalie* (6). Celui-là est grand, lourd, me coûtera beaucoup de port; mais il me parait qu'il serait là pour appuyer un peu les autres. Je sais que n'étant pas Français, je ne puis espérer de le vendre à votre gouverne-

---

(1) Joseph-Pierre Braemt, graveur, né à Gand en 1796, mort en 1864. Il devint, en effet, graveur de la Monnaie Royale. Bien qu'inférieur de tous points à Domard, il a cependant gravé plusieurs médailles académiques assez remarquables.

(2, 3, 4, 5) On lit dans l'original : *apointements*, *supressions*, *braillard*, *un an 1/2*.

(6) *Athalie interrogeant Joas*, au Musée de Bruxelles.

ment; je n'y compte pas du tout. Mais le sujet étant intéressant, la scène connue, il me paraît que cela me ferait toujours connaître davantage que si je n'envoyais (1) que des petits tableaux. Veuillez tous me conseiller en amis et me dire ce que vous en pensez. Je n'ai pas vu Paris depuis 1828. Je sais que la peinture a pris une toute autre direction. Je ne sais si la mienne pourrait encore y plaire; je soumets toutes ces questions à votre avis. En 1824, M. Bénard avait exposé quelques petites choses (de moi) qu'il a encore, je crois. On les reçut (2) avec bienveillance. Mais bien que celles-ci soient plus considérables, plus terminées et composées avec plus de recherche et de goût (3), est-il sûr que l'on sera encore aussi indulgent? Réponds-moi donc le plus tôt (4) possible; veuille en parler à mes amis. Comme Beauvoir est toujours très obligeant, je prendrais la confiance de le charger de cette besogne, parce que vous autres vos occupations ne vous permettent pas de vous en occuper.

Rien de nouveau dans notre situation politique. Toujours en attendant. Notre armée est superbe en soldats (5); on l'occupe beaucoup; les soldats sont pleins de zèle. Je ne sais que dire des officiers; les anciens conservent toujours leur attachement pour le prince d'Orange; les nouveaux n'ont ni expérience, ni talent; mais au moins on peut compter sur leur dévouement, quoique cela ne soit (6) plus compté pour beaucoup; il suffit même de s'être montré patriote (7) pour être éloigné de toute faveur.

Le pays est heureux, vu les circonstances. L'agriculture, source de toute prospérité, est on ne peut plus florissante. Les fabriques languissent, mais reprennent un peu d'activité. Si nous avions la paix, nous serions plus heureux cent fois que sous le gouvernement hollandais.

(1, 2, 3, 4, 5, 6, 7) On lit dans l'original : *envoyait*, *reçu*, *gou*, *plutôt*, *soldat*, *n'est*, *patriotes*.

Quant à ma position, elle est toujours la même. Depuis trois ans, j'ai vendu un petit tableau qui m'a été payé 350 francs. Tout le reste m'est dû, — ou il est à vendre. Figure-toi, mon cher, qu'on me doit plus de 12.000 francs (1), et que je ne puis en avoir un sol!

Patience, persévérance, courage et ordre sont des qualités avec lesquelles on ne peut faillir. Aussi me fiant là-dessus, mon humeur n'a nullement été altérée des événements (2). Quelquefois je me fâche, je m'enrage, mais c'est contre les mauvais patriotes.

Adieu, mon cher ami; je t'embrasse de tout cœur, ainsi que mes amis Schnetz, Allaux, Le Sueur, Callet, Petitot, Rude. Que fait notre bon Caristie?

Mille amitiés.

Ton tout dévoué,
F.-J. Navez.

Bruxelles, ce 28 février 1832.

Ma femme a perdu son père, vieillard âgé de 84 ans. Elle est sur le point de perdre sa mère qui en a 75. Cela l'affecte singulièrement; et comme sa santé est déjà faible, elle change à n'être pas reconnaissable. Elle me charge de te faire bien des compliments, ainsi que M. Dehemptinne, Madame et toute la famille. Suys te fait aussi des compliments ainsi qu'à ces (3) messieurs. On l'a rogné de 1.300 francs; il en avait 6.300, il n'en a plus que 5.000. C'est pitoyable.

Au moment où je ferme ma lettre, je t'apprends (4) avec plaisir qu'on vient de me commander 2 petits tableaux pour 2.000 francs les 2, peut-être 100 louis.

(1, 2, 3, 4) On lit dans l'original : *12.000 mille francs*, *évèments ses*, *apprend*.

XXIII (1)

Bruxelles, ce 28 août 1832.

Mon cher ami,

J'ai reçu les brosses dont vous avez eu la bonté de vous charger. Jamais je n'ai vu d'aussi belles brosses. Je vous remercie, mon cher ami, de toutes vos peines. Si vous êtes dans le cas de voir M^de^ Fillion, félicitez-la pour moi du soin qu'elle (2) y a mis. Il (me) reste maintenant à m'acquitter envers vous de ce que (3) vous avez déboursé. J'espère que je ne vous ferai pas attendre; d'ici à quelque temps (4), j'aurai l'occasion de vous faire parvenir tout cela (5).

Maintenant, un autre service; c'est de vouloir passer chez Roman et lui dire ce qui suit : « Mon beau-frère, qui habite la campagne, juge de paix de canton, et qui, par sa position et par plusieurs parents, notaires, habitant la campagne comme lui connaissant tous M. D...., m'a dit que l'on avait répandu le bruit, il y a quelque temps (6) qu'il allait mettre en vente une belle ferme, que je connais aussi, qui est de 120 hectares au moins, fleur de terrain (7). Il m'a dit cela comme chose incertaine, mais dont on s'entretenait avec étonnement dans tous ses (8) environs. Je te dis cela pour ta gouverne. Je n'ai pas entendu dire du reste qu'il ait vendu. Son beau-frère, le c^te^ de Duchâtel (sic) était dernièrement chez un de mes amis; il paraît qu'il est associé avec lui pour des fournitures de chevaux (9) qu'il

(1) Cette lettre est adressée à Beauvoir.

(2, 3, 4, 6, 8) On lit dans l'original : *quelle, ce dont, tems, tems, ces.*

(5) Voir, sur l'attention que Navez apportait à choisir de bons matériaux pour sa peinture, la notice d'Alvin, pp. 93 et suiv.

(7) Nous reproduisons cette phrase incorrecte, telle que Navez l'a écrite.

(9) On lit dans l'original, *des chevaux.*

envoie en Allemagne et que cela pourrait bien occasionner de la gêne dans les finances de M. D..... »

Pardon, mon cher Beauvoir, je connais votre (deux mots déchirés) et votre prudence. Vous voyez comme j'en agis avec mes amis. Je vous embrasse de cœur.

F.-J. Navez.

Mes amitiés à Schnetz, Roman, Poisson (2), Sauvé, etc. Rien de nouveau. Nous attendons encore des protocoles!

XXIV

Bruxelles, ce 19 Xbre 1832.

Mon cher ami Roman,

Je te suis encore plus reconnaissant que je ne suis surpris de ce que tu viens de faire pour moi. Tu conçois cependant que ma surprise était grande. Mon bon ami, que ne te dois-je pas pour tant de bonté, au moment où tout le monde ici semble s'éloigner des arts et surtout de ceux qui les cultivent avec quelques principes de goût et de convenance! Je te remercie mille fois, mon cher Roman, de toute ton amitié pour moi. Témoigne bien mes sincères remerciements à tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à cette flatteuse nomination pour moi (3). Monsieur Thévenin m'a aussi écrit une lettre pleine d'affection. C'est toujours le même brave et honnête homme que nous avons connu à Rome. Ses sentiments de bienveillance à mon égard m'ont pénétré.

---

(1) Poisson, peintre, élève de David, — resté obscur.

(2) Navez venait d'être nommé, *à l'unanimité*, membre correspondant de l'Institut de France.

Comme Conservateur de la Bibliothèque (1) des estampes, il me demande des gravures et des estampes faites d'après mes ouvrages. Excepté le portrait de M. David, gravé par Potrel en 1819 (2), rien n'a été gravé, ni lithographié (3) d'après mes ouvrages qui soit (4) digne de figurer dans une bibliothèque (1). Nous sommes si pauvres en dessinateurs et en graveurs, qu'il faut regarder comme une injure à son talent, la traduction que ces messieurs veulent (5) quelquefois hasarder (6) de vos ouvrages. Je lui écris toujours à ce sujet; il en fera ce que bon lui semblera (7).

Comme cette nomination (8) m'est trop flatteuse pour la laisser ignorer, dis moi si je dois moi-même la faire insérer dans nos journaux, ou si les vôtres publient les résultats de vos séances pour les membres correspondants. Dans ce dernier cas, j'attendrai que cela soit inséré dans le *Journal des Débats*; les nôtres alors l'extrairont de ce journal; sinon, je le ferai insérer moi-même dans nos journaux.

Dis moi aussi si le secrétaire de l'Institut doit m'en donner lui-même connaissance (ce que je suppose), ou si je dois lui écrire d'après ta lettre ou celle de M. Thévenin. J'attends réponse de suite, pour savoir ce que je dois faire. Ainsi réponds-moi du jour au lendemain pour ma gouverne. Il se pourrait quelquefois que tu te sois chargé ainsi que M. Thévenin de m'écrire, et que je n'en aie pas d'autre avis officiel.

(1, 3, 4, 5, 6, 8) On lit dans le texte : *bibliotèque, litographié, soient, veuillent, hazarder, namminalion.*

(2) En 1817, avant de partir pour Rome, comme nous l'avons rappelé dans une note sous la Lettre III, Navez avait peint le portrait de son maître David. Celui-ci le fit graver par Potrelle. Navez ne fut pas satisfait de l'œuvre du graveur, ainsi qu'on peut le voir à la page 97 de la notice d'Alvin. Ajoutons que Potrelle n'a pas marqué dans les arts.

(7) Charles Thévenin avait été nommé, en 1827, Conservateur du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque Richelieu. Il était membre de l'Institut depuis 1825.

Je compte aller à Paris à l'Exposition. J'y enverrai quelques tableaux. C'est alors que je demanderai toute votre extrême bienveillance à tous. Je ne demande pas de vendre; je ne ferai pour cela aucune demande importune à M. Forbin, ni à d'autres; elles seraient, je crois, déplacées; mais je lui demanderai d'avoir quelques places qui ne soient pas trop mauvaises. Pour cela, je réclamerai vos bons offices. Je travaillais, depuis 4 mois, à mon tableau des *Oies du frère Philippe* (1), ainsi qu'à un autre tableau de genre et un tableau d'histoire représentant *la Femme adultère* (2), dans le but de les finir pour l'Exposition de Paris, quand tout à coup m'arrive un vilain museau pour faire faire son portrait et puis après toute une famille (3). Sans rémission aucune, je dois laisser là toute ma besogne. Les circonstances sont si peu favorables que je n'ai pas balancé (4) à prendre ces deux ouvrages qui me seront payés de suite, quels que soient (5) le déplaisir et le désappointement (6) que j'ai éprouvés (7) de devoir suspendre ces trois ouvrages que je soignais exprès pour votre Exposition. Enfin je ferai toujours acte de bonne volonté et de reconnaissance. Veuille me dire quand il (8) faut que les objets soient rendus au Salon. Beauvoir, l'obligeant Beauvoir voudra bien se charger de tout cela; il a le temps; vous autres vous ne l'avez pas. Je compte lui écrire cette semaine.

J'aspire bien à (9) vous voir, mon cher Roman. Je suis sûr que ton bas-relief sera beau; je connais ton talent; cela sera beau, noble et ronflant. J'espère que tu ne seras pas *Romantique*. Oh! (10)

---

(1) *Les Oies du Frère Philippe*, vendu à M. F. Meeus, brûlé en 1847, lors de l'incendie du château d'Argenteuil.

(2) *La Femme Adultère*, vendu plus tard à M. Van den Berg, de Bruxelles (1836).

(3) Le catalogue d'Alvin permet de deviner quel est ce *vilain museau*. Quant à l'autre portrait, c'est très vraisemblablement celui de *M. et Mme t'Serstevens-t'Kint et un enfant*, qui figure dans le catalogue en tête de l'année 1833.

(4, 5, 6, 7, 8, 9, 10) On lit dans le texte : *banlancé, quelque soit, désapointement, eprouvé, est-ce qu'il, de, Ho.*

la peste, mon cher! David, Girodet, Gros même ne sont, aux yeux de ces maniaques, que de (1) détestables artistes. Rien ne peut (2) te rendre l'impertinence de leurs expressions. Nous avons ici un nommé Wappers (3) à qui la tête a tourné pour un succès qu'il a obtenu pour un tableau d'ensemble, mais dont le talent est extrêmement mince. (Il) pousse l'insolence au point de traiter les premiers artistes de *croûtons*. Malheureusement il éblouit, il égare les jeunes gens et tout le monde est sa dupe.

Il paraît qu'à Paris, c'est Scheffer (4) qui est leur cheval de bataille. Il est ici avec l'armée; je ne l'ai pas encore vu. Sans doute, je ne mérite pas une visite de sa part.

A propos de l'armée, toute la journée j'entends le canon; et à l'heure où je t'écris, 11 heures du soir, c'est un roulement terrible. Tu auras dû être bien surpris du langage de nos journaux. On se ferait une bien fausse idée de l'esprit de la nation, si on nous jugeait (5) ou par nos journaux, ou par nos députés. Il n'y a pas de moyen que les Orangistes n'aient employé pour empêcher l'armée française d'entrer en Belgique et pour irriter le peuple et les soldats contre les vôtres. C'était (6) enlever la gloire à la Belgique, ruiner le pays, le conquérir, détrôner le Roi, le rendre au prince d'Orange, etc... Le fin mot était qu'ils voyaient bien que les Français seuls (7) pouvaient s'em-

---

(1, 2, 5, 6, 7) On lit dans l'original : *des*, *peu*, *jugeois*, *c'étaient*, *seule*.

(3) Egide-Charles-Gustave Wappers, né à Anvers en 1806, créé baron en 1844, mort en 1874. Dès 1826, il s'était vivement mêlé à Paris au mouvement romantique. *Son dévouement des bourgmestres de Leyde*, avait eu, en 1830, un succès immense et retentissant. Après ce triomphe, la Cour de Belgique l'avait rappelé à Bruxelles, où il s'était vu chargé immédiatement de travaux très importants.

(4) Ary Scheffer, né à Dordrecht (Hollande), d'une famille originaire de la Prusse rhénane, en 1785, mort à Argenteuil, près Paris, en 1858. L'un des chefs les plus célèbres du mouvement romantique. Mais, comme on l'a dit, Ary Scheffer, vraiment poète, n'a été peintre, qu'une ou deux fois en sa vie. Il faut convenir que l'influence d'Ingres ne lui fut pas favorable, car elle le fit renoncer à certaines qualités d'exécution, de ragoût, sans lui faire acquérir un dessin vraiment fort.

parer d'Anvers, au lieu que nous, en en faisant le siège, nous y employions la moitié de notre armée, et l'autre moitié sous Maestricht; et le pays restait ouvert pour laisser entrer les Hollandais. Malheureusement nos prétendus républicains sont dupes de toutes ces menées.

Adieu, mon cher Roman. J'attends ta lettre avec impatience. Ma femme me charge de te faire mille compliments. Comme moi, elle t'est reconnaissante de toutes tes bontés à mon égard. Remercie bien Ramey, M. Gros, Picot (1), etc... Mes amitiés à Schnetz, Caristie, Petitot, Seurre, Nanteuil, Callet, Alaux, Picot, etc.

F.-J. Navez.

Mon adresse est : Rue Royale, n° 37. Mais en mettant : *Navez, peintre,* cela me parvient toujours.

XXV

Bruxelles, ce 14 mai 1834.

Mon cher Ami,

Je reçois à l'instant ta lettre, et je m'empresse de te répondre pour te témoigner tous mes remerciements de l'intérêt que tu veux bien prendre à moi. Tu sens tout le plaisir que j'éprouve en apprenant la décision de l'Administration en ma faveur (2). Cela me venge de toutes les tracasseries ignobles dont on

(1) François-Edouard Picot, peintre, né à Paris, en 1786, y décédé en 1868. En dépit des critiques, obstinément il continua les traditions de l'école de David.

(2) *Joas et Athalie,* exposé au Salon de Paris de 1834, valut à Navez l'une des deux grandes médailles d'or décernées à la peinture d'histoire.

cherche à m'abreuver ici (1). Persuadé de la part que toi et tous nos amis avez prise (2) à ce succès, veuille bien en recevoir toute ma reconnaissance et la témoigner de ma part à ces Messieurs. J'attends une lettre de Monsieur Granet. Je ne sais comment le remercier de ce qu'il a bien voulu faire pour moi; il s'est montré *vero amico* (3).

Je ne mets pas moins d'empressement à répondre à ta lettre pour me joindre à vous tous pour l'admission de Hesse (4); c'est un vieil ami que nous retrouvons. C'est la plus douce des consolations, c'est celle de finir sa carrière avec ses camarades d'études. Témoigne-lui pour moi tout le plaisir que j'éprouve de le retrouver parmi nous.

Je savais que tu étais encore bien souffrant; Beauvoir vient

---

(1) Il s'agit de la réaction romantique qui sévissait alors dans toute sa force. Navez subissait en Belgique, le sort que Granet, Ingres, Schnetz et ses autres amis avaient éprouvé en France, quelques années plus tôt. En 1833, Navez avait été l'objet des attaques les plus violentes. L'opinion publique s'acharna même à ce point contre lui, que lors de la distribution des récompenses, le gouvernement n'avait osé lui décerner qu'une simple médaille en vermeil, le traitant de la sorte moins favorablement que certains débutants, dont le nom dort aujourd'hui dans un oubli profond.

(2) On lit dans l'original, *ont mis*.

(3) Dans sa modestie, Navez attribuait le succès qu'il venait de remporter à l'obligeante intervention de ses amis de Paris et plus particulièrement de Granet. Mais celui-ci lui écrivait, sous la date du 29 août suivant : « Je ne peux pas recevoir vos remerciements pour la grande médaille que le roi vous a accordée à notre dernière exposition ; c'est à vous seul, mon ami, que vous en êtes redevable. Continuez votre belle carrière, faites-nous part de vos productions et soyez bien assuré que le roi rendra toujours justice à votre beau talent. »

(4) Nicolas-Auguste Hesse, peintre, né à Paris en 1795, mort en 1869. Grand Prix de peinture à l'âge de 22 ans, il était parti, en 1817, pour Rome, où Navez l'avait connu. Il devint membre de l'Académie des Beaux-Arts, en 1863. L'admission, dont parle Navez, est très vraisemblablement l'entrée du peintre parisien dans la société *Cipolasienne* ou de l'Ognon, dont nous avons parlé plus haut. Voici quels étaient, en 1837, les membres de cette association, outre Navez et Hesse : Schnetz, Caristie, de Dreux, Picot, Le Sueur, Calet, Gauthier, Allaux, Nanteuil, Roll, Petitot, Vinchon, Lemoyne et Seurre aîné.

de me l'écrire. Mon bon ami, ce qui me fait souffrir pour toi, c'est le régime que l'on te fait (1) suivre et duquel tu ne peux t'écarter, toi surtout qui aimes (2) tant de te livrer à un peu d'abandon. Te voilà contraint à être triste spectateur de la gaieté des autres. Si tu pouvais venir quelques instants parmi nous, cela te distrairait un peu; le régime de Bruxelles te remettrait.

J'ai aussi engagé M. Granet. J'ai trouvé pour lui de quoi l'occuper. C'est l'église de l'ancienne abbaye de *Villers-la-Ville,* à une lieue de Genappe (3), 6 lieues de Bruxelles. On y va et on revient en un jour par la voiture publique, en faisant une lieue à pied. C'est une église gothique du 12e siècle, en ruines. Des voûtes écroulées, des arbres dans les fenêtres, des matériaux d'un ton et d'une variété admirables. A côté est un cloitre plus gothique encore. Enfin, il y a de quoi faire 10 tableaux. L'église est à peu près grande comme St-Eustache (4), l'architecture admirable. Sa position est dans un fond, au milieu d'une forêt de pins. Tâche d'engager M. Granet à venir faire une petite tournée dans le pays, il t'accompagnera et tu sens tout le plaisir que j'aurai à vous voir.

Le jeune élève de Ramey, Geefs (5), vient d'obtenir le monument sur la place des Martyrs, pour 67 mille francs. C'est diablement payé (6). Adieu, je t'embrasse mille fois de cœur.

Ton tout dévoué,
F.-J. NAVEZ.

Je décachette ma lettre pour te dire que j'ai été, dans le courant de février, au château de M. D..... C'est bâti et meublé en

---

(1, 2, 3, 4) On lit dans le texte : *fais, aime, Jennappes, Ustache.*

(5) Guillaume Geefs, né à Anvers en 1806, mort en 1860.

(6) Le plan et l'exécution du monument sont l'œuvre de Guill. Geefs. Navez avait fait partie de la commission, chargée de s'occuper de l'érection de ce monument.

grand seigneur. Mais il a toujours cette réputation d'insolvabilité qu'il s'est acquise par la bizarrerie de son caractère. Vraiment, il a un coup de marteau. — Il se couche à 6 ou 7 heures, et à 2 heures, hiver (1) et été, il est sur pied ou en route. Aucun domestique ne (peut y) tenir. On m'a dit que toutes ses propriétés sont intactes, et qu'il n'aliénait rien; mais il ne paie personne que forcément.

Ce que tu me dis sur Laroche (2) et Ingres, s'accorde (3) avec ce que l'on m'a rapporté et l'idée que je m'en suis faite. D'abord, je connais trop le talent d'Ingres pour qu'il n'y ait (4) pas des choses admirables dans son tableau, et je lui fais la part de ses bizarreries. L'autre a également un beau talent, mais il n'a pas ce feu sacré ni cette part de révélation, et puis il n'a (pas) eu cette substance d'école de David, quoiqu'on en dise.



---

(1) On lit dans le texte, *hyver*.

(2) Delaroche (Hippolyte, et par abréviation familière, *Pol* ou Paul), célèbre peintre français, né à Paris le 17 juillet 1797, y décédé le 4 novembre 1856. Elève de Watelet, il concourut en 1817 pour le Grand Prix de paysage qui fut remporté par Michallon. Il entra, après cet échec, dans l'atelier de Gros et débuta au Salon de 1822. Quand survint la Révolution de 1830, « Paul Delaroche était déjà un homme en évidence, dit Ch. Blanc ; mais cet événement allait faire de lui un personnage, car c'était le triomphe de la bourgeoisie, et personne n'était plus propre que lui à réussir auprès de la classe moyenne. »

(3 et 4) On lit dans le texte : *s'accordent, ai.*